

COLLEGIENS

Sixième – Cinquième

1^{er} PRIX

Salomé COIGNARD : *La dispute fatale*

2^e PRIX

Charline BOBINET : *La vie en couleur*

3^e PRIX

Maëlle SIFFERLIN : *Les plumes de la couleur*

La phrase fatale

Dans le cabinet d'un peintre, quatre couleurs étaient présentes : le blanc, le bleu, le rouge et le jaune. À côté, de nombreuses couleurs étaient là: le vert, le vert clair, le vert foncé, le vert kaki, le violet, le rose, le rose foncé, l'orange... et bien d'autres ! Le peintre en avait créé des dizaines ! Fin août, le peintre s'absenta une semaine, et entre temps, une belle dispute éclata...

« Pff, les sous couleurs, murmura Blanc, elles n'ont pas leur place ici !

- Hey ! J'ai entendu ! dit Vert.
- Blanc a raison, seul moi, Rouge, Jaune et Blanc devons commander ! commenta Bleu.
- Certainement pas, assura Violet.
- Bien sûr que si : le blanc éclaire, il apporte donc de lumière, dit Blanc.
- Peut-être, riposta Kaki, mais je tiens à dire que MA couleur apporte un peu de sobre.
- Quel idiot ! dit Bleu à Rouge. Dès qu'il a été créé, j'ai tout de suite trouvé que la couleur était vraiment ratée !
- Dis donc ! Pour qui tu te prends de dire des choses comme ça, dit Kaki, vexé.
- Moi, je trouve que je devrais aussi commander ! intervient Noir.
- Je suis d'accord, murmura Blanc.
- Pas moi, dit Rouge, je ne l'aime pas : une fois, alors que je décorais une enveloppe, il est arrivé et à « sans faire exprès » renverser son pot sur tout ce que je venais de faire !
- Mais on s'en fiche de ton avis, critiqua Blanc. Seul moi et Noir devons diriger les couleurs !
- Ah non, c'est hors de question ! Je propose de faire un débat pour savoir qui de nous devra diriger les couleurs, proposa Jaune.
- Aucun problème, approuva Noir. Prenons l'exemple d'un paysage.
- Moi, je fais le ciel, dit Bleu. Et c'est très beau.
- Ce n'est pas vrai ! Des fois, cela fait mal aux yeux, dit Jaune. Alors que moi, je fais le soleil. Il éclaire le décor.
- Mais arrête tes sottises ! C'est soleil qui fait mal aux yeux ! affirma Rouge. Moi, je fais les belles petites maisons aux briques rouges.
- Pff ! Je ne veux pas dire, mais les petites maisons aux briques rouges, c'est très moche, ajouta Kaki. Moi et avec vert, je fais les herbes, et c'est très doux.

- Moi, je tiens à le dire : très souvent, les herbes, ça piquent, ricana Blanc ! Alors que moi... je fais les nuages ! Un nuage, c'est moelleux, doux et agréable.
Personne, aucune couleur ne contredit ce que Blanc venait de dire. Et un silence embarrassant s'installa.
- Bien ! Cela signifie donc que JE vais vous diriger. Et oui, vous, les sous-couleurs... Et j'accepte que Noir le fasse avec moi.
- Ah non, je refuse ! déclara Bleu. Mes amis toutes les couleurs, vous et moi avons notre mot à dire !
- Et, quel est ce mot ? défia Blanc.
- C'est plutôt une phrase : il est temps de reprendre des couleurs ! Révolution ! »

À ces mots, Bleu accompagné de Rouge et de Jaune, commencèrent à foncé sur Noir qu'ils renversèrent sur la grande table ! Blanc fonça sur Orange, Rose, Vert et Kaki. Vert et Orange furent plaqués sur la table et leur pot explosèrent, tandis que Rose et Kaki l'évitèrent de justesse ! Mais Kaki glissa sur Violet et ils tombèrent par terre. Le pot de Kaki se brisa et il se vida de toute sa couleur ; alors que celui de Violet eu une simple fissure. Le grand pinceau pris la parole :

« Mais quand allez-vous arrêter vos jeux d'enfants, c'est ridicule ! » Mais le grand pinceau l'avait dit trop tard : tout l'atelier était ravagé : entre Noir qui hurlait comme une sonnerie de pompier, Vert, Orange et Kaki avec leurs pots brisés et Violet qui commençait à perdre sa peinture, c'était un véritable carnage !

Le grand pinceau, voulant arranger les choses, tenta de dire à Rouge et Bleu de se calmer, mais à la place – bien sûr, sans le faire exprès – il donna un coup de son manche dans les deux pots, qui se reversèrent ! Jaune, furieux, couru vers le grand pinceau, en criant. Le grand pinceau, intrigué par ce cri se retourna, et brisa à nouveau un pot ; et cette fois, c'était celui de Jaune !

Soudain, tous entendirent une clé qui tournait dans une porte : le peintre ! Il descendit les escaliers, chantonnant une chansonnette. En voyant tout cela, il fut pris d'une grande surprise et il cria : « Oh, mais que s'est-il passé ? Pff, toutes ces couleurs mélangées n'ont pas leur place ici !

- Oh non ! gémit le grand pinceau. Il vient de dire la phrase fatale... »

Et c'est toute la dispute qui reprit... **FIN**

La vie en couleur

Il est temps de reprendre les couleurs,
D'étoiles de rayon et du soleil de fin aout,
Un jour étant clair,
Un autre étant foncé,
Toujours là prêtes à changer.

Des goûts et des couleurs,
Pour donner du sens à la vie,
Mélodieuse et jolie,
Qui nous envahit de joie et d'amour,
Comme une sonnerie sonnant l'heure du midi.

Les couleurs de l'amitié,
Effaçant ta solitude d'un trait rouge qui veut dire Adieu,
Laissant place à l'orange et au marron,
Bref les couleurs de l'amitié.

Les joues rosies par le froid,
Les mains blanches de neige,
Le corps émerveillé par ces couleurs
De cette enveloppe de lumière,
Te faisant fermer les yeux de bonheur.

Cet escalier vert,
Que tu franchiras tous les jours,
Et d'où tu tomberas sans doute,
Et aussi là pour te faire sourire,
Quand toi et tes amis tomberont de rire.

Tu verras un jour,
Les couleurs de l'adolescence,
Qui te feront oublier celle de ton enfance,
Et tu découvriras,
Le fluo, l'indigo et le beige.

Tu trouveras ensuite,
Des couleurs déjà vues,
Les couleurs de l'amour,
Rouge, rose et flamme,
Te faisant changé pour devenir aimé.

Et pour finir,
Les couleurs de ta vie,
Qui sont constituées,
Par toutes celles que tu trouves jolies,
Et voici la fin de ma poésie

Les Plumes de la Couleur

La sonnerie retentit dans l'établissement Saint Joseph. Les 4^{ème} se précipitèrent hors de la classe. Il fallait les comprendre : c'était le dernier jour ! Un groupe de 4 personnes se dirigeaient vers la sortie. Parmi eux :

- James, un grand garçon dont les cheveux noirs en bataille et les yeux noirs le rendait irrésistible,
- Eliott, un garçon de taille moyenne, aux cheveux châtain et aux yeux verts,
- Mathieu,
- Antoine,

Ils se dirent au revoir et partirent chacun de leur côté. James grommelait en allant sur le chemin de sa maison. Deux mois sans ses amis, disait-il, c'est bien trop ! Qu'allait-il faire ? En tous cas, une chose était sûre : il allait attendre ! Et c'est ce qu'il fit, tout du moins jusqu'à la fin août...

Quelques jours après le début des vacances, il se leva pour aller chercher le courrier déposé sur le paillason de la porte d'entrée, comme d'habitude. Pourtant, au milieu du paquet, il trouva quelque chose que l'on pouvait qualifier d'étrange. Une enveloppe, sans rien écrit dessus, mais qui semblait pourtant pleine. James l'ouvrit et y découvrit des plumes de toutes les couleurs : des mélanges, des couleurs éclatantes, d'autres plus foncées, et même plusieurs couleurs sur la même plume ! Il y en avait au moins cent. Le collégien les passa en revue, en faisant des commentaires comme :

- Très beau !
- La couleur était vraiment ratée !
- Des goûts et des couleurs... Ou plutôt des couleurs pour des goûts...

Et bien d'autres encore. Jusqu'au moment où il en trouva une, blanche, immaculée, sur laquelle était écrite en lettres noires :

- « Pour James Fye »

Ce n'était pas une erreur ! Cette enveloppe lui était bien destinée ! Il n'en croyait pas ses yeux. Voilà que les vacances devenaient intéressantes ! Il la prit et monta en courant les escaliers. Il la cacha dans son bureau, et réfléchit. Qu'allait-il faire de ces plumes ?

Le lendemain, il se précipita pour voir s'il y avait à nouveau quelque chose d'« étrange ». Et c'était le cas. Mais dedans, ce n'était pas des plumes, c'était une lettre. Tout ce qu'il existe de plus normal : une lettre. James était déçu. Il s'attendait à mieux. Mais, décidé à ne pas abandonner tout de suite tout espoir d'avoir un jour des vacances palpitantes, il déplia et lut la lettre. Il y était marqué :

- Les plumes que tu as reçues hier sont les Plumes de la Couleur. Elles sont à l'origine de toutes les couleurs existantes dans le monde. Chaque fois qu'une couleur est créée, une plume apparaît. Tu as été nommé comme Protecteur des Plumes de la Couleur. J'espère que tu te montreras digne de cette mission. Je te confie notre plume sacrée. La Plume d'Or.

Bonne chance

En bas de la lettre se trouvait accrochée la Plume d'Or. Elle était éblouissante. La lumière qui émanait d'elle était douce, chaude, et apaisante. Le jeune garçon comprit alors pourquoi l'expéditeur y tenait tant. C'était un véritable trésor à elle toute seule. James se promit d'y prendre soin comme à la prunelle de ses yeux. Ce qui

n'était pas très difficile, parce que visiblement, en la regardant, elle s'y était placée ! Il s'approcha d'un miroir et vit que ses yeux étaient légèrement plus brillants qu'avant. Un détail que ses parents et ses frères ne remarqueraient pas.

Le jour d'après, il reçut une troisième lettre, qui lui annonçait cette fois que si la Plume d'Or l'avait désigné comme Gardien légitime, elle se serait imprimée au fond de ses yeux, qu'elle vivrait en lui, partagerait sa sagesse avec lui et le calmerait dans les moments difficiles.

- Mais c'est génial ce truc ! s'écria James.

Il récupéra la lettre, remonta dans sa chambre, où il constata que le nombre de plumes avait encore augmenté. Il transvasa les plumes dans une autre boîte, plus grande, ce qui lui permit d'avoir un peu de marge avant de devoir à nouveau en changer. Il se rendit compte à ce moment précis qu'il allait être dur de les garder toute sa vie. Mais il s'était engagé, et la Plume d'Or lui disait qu'il allait trouver un moyen de se débrouiller.

A la fin d'août, il ne put résister à l'envie de tout raconter à ses amis et les invita dans le square où ils avaient l'habitude de se réunir. Il leur expliqua tout ce qui s'était passé, dans les moindres détails. A la fin de son récit, Eliott se jeta sur lui. Il criait de rage.

- C'était à moi de devenir le Gardien!! Tu n'as pas le droit de gâcher mon rêve! Je te hais!

James était complètement perdu. Comment Eliott pouvait-il être au courant? Pourquoi cela provoquait en lui tant de haine et d'amertume? Le garçon aux yeux verts le rouait de coups, et ses amis étaient trop choqués pour réagir. Aveuglé par la rage, le Gardien des Plumes repoussa Eliott sur le côté, et rentra chez lui comme un automate, ruminant ses pensées. Il ne s'aperçut qu'il avait marché que lorsqu'il ouvrit la porte de sa maison. Accablé, il se jeta sur son lit et essaya de toutes ses forces de repousser les effets de la Plume d'Or qui essayait vainement de le calmer. Il voulait être en colère, mais il n'y arrivait pas. Pourquoi ce droit lui était-il refusé? Pourquoi? En proie à des émotions contradictoires, il se rendit compte qu'une douce lumière régnait dans sa chambre. La Plume d'Or n'était plus en lui!! Elle voleta légèrement, et s'enfuit par la fenêtre entrouverte.

- Attends... S'il te plaît reviens... dit-il, la voix éraillée d'avoir tant pleuré. Ne me laisse pas tout seul...

Maintenant qu'il avait l'habitude de la porter en lui, elle lui était indispensable. Il vit qu'une des plumes dépassait de la boîte. En la regardant, il vit qu'il y était inscrit:

- Ne t'inquiète pas, je vais revenir.

Un message de la Plume d'Or. Soudain, il comprit. Elle s'était enfuie parce qu'elle ne le trouvait plus capable de la porter en elle. Alors avec une patience qu'on ne lui connaissait pas, il s'assit en tailleur au milieu de la pièce et attendit. Des heures, des jours... Et puis, à un moment, un éclat doré attira son attention. Il ouvrit les yeux. La lumière du jour lui fit mal. Cela faisait tellement longtemps qu'il les gardait fermés... Elle était là. Le trésor doré était de retour. Elle vola jusqu'à lui en un doux bruissement qui semblait lui dire « Je savais que tu en étais capable... » Et elle reprit sa place au sein de ses yeux. Elle lui expliqua qu'elle était partie pour le mettre à l'épreuve. Le laisser seul afin qu'il réfléchisse à ce qu'il avait fait. Repousser ses effets l'avait rendu impur à ses yeux.

A force de travail et de recherche, il réussit à inventer un cube minuscule qui pouvait contenir jusqu'à 2000L. Il le baptisa le « Minusculateur » et s'en servit pour y loger les Plumes. Après cet exploit, il décida de faire une grande école d'ingénieurs. C'était sa passion. Dès qu'il avait un peu de temps, il inventait des objets, en se servant des dessins des plumes pour ses idées !

COLLEGIENS

Quatrième - Troisième

1^{er} PRIX

Clément PUJOS : *Tout comme Jack Over*

MENTION SPECIALE

Séraphin VIEUX : *La nouvelle couleur*

Tout comme Jack Over

Je suis dans mon canapé et je regarde le journal de 20h sur TF1. Je vois que mon idole Jack Over s'est teint les cheveux en blond. Je décide alors d'aller chez le coiffeur pour me teindre en blond car je suis brun. Le lendemain, je me retrouve devant mon salon de coiffure habituel : « osez la couleur ». Je rentre et me présente à l'accueil. Mon coiffeur me dit :

« Bonjour Axel ! Tu vas bien ? »

-Oui, la forme.

-Allez, vas-y, annonce la couleur !

-Eh bien, tu vois Jack Over a une nouvelle teinte ! Je veux la même s'il te plaît.

-Ah oui ... Jack Over, le célèbre joueur de ping-pong...

-Excuse-moi, repris-je, mais il est chanteur, es-tu sûr de le connaître ?

-Euh... Oui, hésita le coiffeur. Allez, suis-moi. Je vais te rincer les cheveux ! »

Avant le rinçage, il me fait monter à l'étage pour poser mon manteau. En descendant les escaliers, le coiffeur me dit :

« Tu vas voir, je suis le roi de la teinture ! »

Il m'emmène ensuite au bac et à côté de moi se trouve une vieille femme, qui se nomme Solange, qui raconte tout ce qui lui passe par la tête :

« Fin Août ma fille vient me voir... J'ai un chat, il s'appelle minou... J'ai vu René au marché... »

Pendant mon rinçage de cheveux, j'aperçois une dame avec un gros casque sur la tête, elle me fait penser à un astronaute. Je décide donc de l'appeler Mme Armstrong. Mais je comprends ensuite que ce casque est un séchoir.

Après le rinçage, le coiffeur m'assoit sur une chaise non loin de Mme Armstrong. En face de moi une lumière m'éblouit et m'empêche de regarder dans le miroir. Une vingtaine de minutes plus tard, le coiffeur me dit que la teinte est finie. Il éteint la lumière et je peux enfin voir le résultat. Je vois alors qu'il m'a teint en vert. Hors de moi, je lui demande de rattraper son erreur. Une sonnerie retentit, c'est la sonnerie pour dire que les cheveux de Mme Armstrong sont secs. Celle-ci qui assiste à la scène demande :

« Ne voulez-vous pas refaire la couleur ? »

-Pourquoi pas... je ne peux pas rester comme ça, avouai-je.

-Ok ! C'est parti, reprit le coiffeur, affolé de sa méprise.

Il rallume la lumière ce qui m'empêche encore de regarder dans le miroir. Une fois fini, le coiffeur éteint la lumière. Je vois le résultat. La couleur était vraiment ratée... La vieille dame qui a fini de se rincer les cheveux affirme :

« Autant raser, c'est un vrai désastre ! »

-Elle a raison, intervient Mme Armstrong

-Non ! Je veux être comme Jack Over, dis-je, buté et effondré.

-Mais qui est Jack Over ? demanda le coiffeur.

-Vous m'avez pourtant dit que vous le connaissez ! Il est blond !

-Mince, je ne pourrai jamais faire revenir vos cheveux en blond...

-Bon, rase tout, alors ! vociférai-je »

Le coiffeur me rase. Puis il va me chercher mon manteau. Quand il revient, il a une enveloppe dans la main et il dit :

« Désolé ! Tiens il y a 30€ dedans. Tu pourras t'acheter une perruque le temps que ça repousse. Et tu n'as rien à payer. »

Furieux, je prends l'enveloppe et rentre chez moi. J'allume la télé et mon sourire revient : Jack Over vient de se raser la tête car il n'aimait pas le blond.

La Nouvelle Couleur

-Encore raté, maugréa le scientifique installé derrière moi. Quand est-ce que vos inventions fonctionneront-elles, M. Mondrian ?

-Si le chef du gouvernement scientifique m'accordait davantage de budget, peut-être que nous n'en serions pas là.

-Je vous ai répété maintes et maintes fois qu'avant d'augmenter votre budget, vous devrez faire vos preuves.

Énervé, je repris mon sac posé à côté de la machine et me ruai vers la sortie. Je courus jusqu'à chez moi, un petit appartement à une dizaine de minutes du laboratoire. Il n'était pas très grand mais comportait un rez-de-chaussée ainsi qu'un étage et le salon et la cuisine étaient habituellement baignés de lumière. Je montai les marches de l'escalier quatre par quatre et m'allongeai sur mon lit en mezzanine, épuisé après ma dure journée de travail mais surtout bouillonnant de rage.

Les chauds rayons du soleil me réveillèrent tôt le lendemain matin. On était fin Août et le soleil se levait très tôt. Dans une heure je serai au laboratoire et, pourtant, pour la 1ère fois de ma vie, je n'avais aucune envie de me rendre au labo.

Je mangeai, m'habillai et observai un long moment mon reflet dans le miroir. Ma silhouette était svelte et élancée, mes cheveux blonds tombaient en cascade et cachaient mes yeux bleus électriques.

A 26 ans, je sortais de la fac diplômé scientifique avec chimie pour spécialisation. Je songeai à la journée d'hier. Si seulement j'avais pu... DING ! DONG !

La sonnerie retentit. Le facteur passa une enveloppe blanche par l'ouverture destinée au courrier. Je pris la lettre et m'attablai à la table de la cuisine. J'ouvris l'enveloppe et la lut.

Je la lâchai, la main tremblante, le regard apeuré et ébahi. Elle disait que j'avais 2 semaines pour trouver une invention sous peine de me voir retirer mon diplôme. Je déchirai la lettre, transformé par la rage. Puis je passai de la colère au désespoir. J'avais 14 jours pour trouver une invention.

Étant plus intéressé par la Chimie, je savais déjà ce que je voulais faire ! Trouver une nouvelle couleur ! Le projet me tracassait depuis plusieurs semaines déjà. Je rassemblai toutes mes idées et me mit au travail. Pendant douze jours, je n'eus plus de vie sociale. Je restai chez moi, enfermé, cherchant la bonne formule jour et nuit.

Le douzième jour, je me rendis au labo de ma propre initiative afin de tester la formule. J'entrai dans la pièce et restai plusieurs secondes sur le seuil en observant les différentes fioles, machines, circuit et autres objets plus ou moins insolites et incongrus.

Les murs blancs étaient recouverts des photos de scientifiques remportant des concours. La moitié d'entre eux avait été remportés par un jeune prodige il y a bien longtemps. Il ressemblait temps à l'homme que j'admirai étant jeune... Qui aurait pu deviner que cet homme deviendrait le chef du gouvernement scientifique que je détestai tant aujourd'hui ! Sur les photos, il paraissait de stature osseuse avec ses cheveux bruns en frange, alors, qu'aujourd'hui, il avait des rides au coin des yeux et le crane dégarni.

Je réglai la machine, je mélangeais quelques ingrédients et j'attendis la fin de l'expérience. Une sonnerie retentit, annonçant la fin de l'expérience. Je n'osai plus respirer. Enfin, j'osai jeter un coup d'œil, un seul. Et je m'effondrai.

Je repris connaissance deux heures plus tard, comme me l'indiqua ma montre rouge et or que je reçus autrefois pour mon baccalauréat. Déterminé, je rentra chez moi et, les douze derniers jours de ma vie ne furent rien en comparaison des deux jours qui suivirent.

Je dus lutter, épuisé, fatigué, meurtri, exténué, harassé. Le jour J arriva et j'avais enfin réussi à concocter une nouvelle formule. J'exultai ! Je me rendis au labo. Le chef du gouvernement scientifique m'attendait.

-Eh bien, ricana-t-il, vous me paraissez bien fatigué, Mondrian ! Il est temps de reprendre des couleurs.

Je passai devant lui et l'ignorai royalement. Je me rendis devant la machine et mis les ingrédients dans la machine tandis que l'idiot derrière moi s'avachissait sur son siège. Comme la fois précédente, la machine commença à vibrer en mixant les ingrédients selon mes réglages. Elle sonna et stoppa brutalement.

Je regardai devant la capsule qui contenait la supposée « nouvelle couleur ». Puis je regardai. Alors Mondrian, annoncez la couleur, se moqua -t-il de sa voix nasillarde.

-Je ne peux pas monsieur. Je ne peux pas.

-Pourquoi donc, avez- vous échoué ? Comme c'est étonnant, ajouta-t-il, amusé.

-Non je n'ai pas échoué. Je ne peux juste pas vous énoncer une couleur qui n'a pas de nom.

Je lui lançai la capsule et quittai le labo, d'un pas tranquille, devant son regard ébahi, et, pour la première fois depuis deux semaines, je me détendis en écoutant joyeusement le chant chaleureux des oiseaux.

Trois mois plus tard, la vie avait repris son cours. Mon invention avait révolutionné le monde. Depuis, j'avais trouvé des idées folles d'inventions et en avais réalisé plusieurs. J'avais été affecté comme assistant du ministre de chimie qui travaillait au gouvernement scientifique. Mon ascension fulgurante avait fait parler les médias et plusieurs d'entre eux me désignaient comme le successeur du « prodige ». Ce dernier me prenait plus au sérieux et arrêtait de me mépriser. C'est d'ailleurs lui qui m'avait nommé assistant du ministre et il m'avait même invité chez lui. C'est d'ailleurs là que j'avais fait la connaissance de sa progéniture, une charmante jeune fille chaleureuse qui me plaisait plus que je n'aurais voulu l'admettre, mais ça, c'est une autre histoire...

LYCEENS

Catégorie Professionnelle

1^{er} PRIX

Clara DA COSTA MATOS : *Mes anges blancs*

2^e PRIX

Océane BUTIN : *L'internat*

Mes anges blancs

C'était l'automne, une période triste et vide que peu de monde apprécie. Je me levai comme à mon habitude, le réveil retentit à 5h15 ; je savais déjà que cette journée serait difficile, encore plus que toutes celles que j'avais déjà vécues. Je prends ma voiture, il est 6h. Je me prépare à arriver sur mon lieu de travail, l'hôpital, plus précisément dans le service d'oncologie ; je prends l'escalier, deuxième étage, la lumière s'allume, ça y est ma journée va pouvoir commencer. Je garde toujours ce sourire éclatant comme un soleil, me disent souvent mes chers patients ; malgré la tristesse, la souffrance, les traitements, je reste forte et je suis là pour eux comme ils le sont pour moi, et oui, vous seriez étonnés de voir leur force de caractère, leur volonté de vivre, leurs sourires bienveillants, quand j'y repense cela me donne encore des frissons. J'aurai toujours une douce pensée pour mes petits patients disparus qui m'ont apporté beaucoup dans ma vie.

Donc reprenons, ma journée commence, je longe ce grand couloir, je salue chaleureusement mes collègues dont je garde une immense parenthèse de « famille soudée du boulot ». Tant de joie, de souffrance, de peurs, de pleurs que nous avons partagés... Je rentre dans l'office, et là comme de nombreuses fois je trouve une enveloppe avec une lettre de remerciement pour nous toutes « l'équipe d'oncologie », des bons soins apportés au mari d'une dame. D'un coup je m'en souviens comme si c'était hier.

Une sonnerie retentit, je me dépêche d'aller répondre chambre 249, une chambre d'une blancheur profonde où monsieur Marchand, un charmant monsieur qui est avec nous depuis fin août, ancien maître d'école d'une gentillesse déconcertante. Soudain, je me rappelle : « oh mon dieu », j'ouvre la porte de la chambre, c'était urgent, il ne se sentait vraiment pas bien, vomissement, diarrhée, malaise dûs à ce traitement, la chimiothérapie, pour vaincre ce maudit cancer, mais qui donne tellement d'effets secondaires ! J'appelle l'infirmière qui vient m'aider à le conduire aux toilettes, nous le mettons sur le WC, elle lui prend sa tension qui était basse, ma collègue aide-soignante arrive, nous lui faisons une toilette, nous retapons le lit pour recoucher monsieur Marchand, nous lui donnons un haricot pour les vomissements, l'infirmière lui donne un anti-spasmodique et un antidouleur, nous lui servons également un verre de Coca noirâtre avec une rondelle de citron aussi jaune que le soleil, qui aide pour les nausées, il était temps de reprendre des couleurs. Il était très faible, le visage blanchâtre comme un nuage, mais toujours ses mots gentils à notre égard. Nous le laissons se reposer plus tard dans la matinée, le médecin passe, et on lui dit « vas-y, annonce la couleur ! » Il nous dit qu'en début d'après-midi, monsieur Marchand sera transféré aux soins palliatifs, il n'y a plus rien à faire.

L'équipe du matin, c'est-à-dire nous ainsi que l'équipe de l'après-midi, nous étions toutes autour de monsieur Marchand pour lui dire un dernier au revoir. Il nous a regardés, les larmes aux yeux, et nous a remerciés pour tout ce qu'on a fait pour lui, et il a rajouté d'une voix tremblante « au revoir mes anges blancs. »

L'internat

Fin août il est temps de reprendre des couleurs en retournant au lycée, les élèves d'Amyot d'Inville se préparent à retourner au lycée. Les internes préparent leurs valises bleues et ceux qui ne sont pas internes préparent juste leurs sacs noirs. La rentrée commence. Tous les lundis matin les élèves se dirigent vers leurs bus blancs, ils passent leurs cartes vertes pour monter dans leurs bus et vont s'asseoir en attendant l'arrivée au lycée. Arrivés devant le lycée les élèves descendent de leurs bus et se dirigent vers la grille verte où les surveillants vérifient les sacs rouges et les cartes blanches. Les fumeurs se mettent sur le côté pour fumer et attendent leurs amis. Dès que leurs amis sont avec eux ils décident de rentrer dans le lycée, ils présentent leurs cartes blanches et leurs sacs marron aux surveillants. Les surveillants vérifient correctement les sacs gris et leur disent de rentrer quand ils ont fini de vérifier les sacs .

Quand la sonnerie retentit tous les élèves se dirigent vers leurs professeurs et montent les escaliers pour rejoindre leurs salles de cours. Ils s'installent à leurs places et attendent que le professeur leur disent de s'asseoir, une fois assis ils sortent leurs affaires. Une fois les cours finis, les élèves se dirigent vers la cantine aux murs beiges, ils passent chacun leur tour à la machine grise, ils passent leurs cartes et prennent leurs plateaux gris. Une fois servis, ils se dirigent vers une table jaune posent leurs plateaux sur la table et s'assirent avec leurs amis. Après avoir fini de manger ils se dirigent vers l'endroit où l'on pose les plateaux gris, les assiettes blanches et les verres transparents. A 13h30 la sonnerie retentit les élèves se rendent dans leurs salles avec leurs professeurs, les professeurs ouvrent leurs salles et font entrer les élèves qui eux se dirigent a leurs places.

A la sonnerie de 17h35, les élèves rangent leurs cahiers verts et leurs troussees noirs dans leurs sacs bleus et sortent de la salle en disant au revoir à leurs professeurs. Ils sortent du bâtiment blanc et se dirigent vers la grille verte. A 18h, les internes se dirigent vers l'internat en attendant que les surveillants ouvrent, dès que les surveillants arrivent, ils ouvrent la porte grise et ils s'installent pour pouvoir noter les élèves présents à l'internat et les élèves absents. Ils donnent des enveloppes aux élèves concernés, les élèves se rendent dans leurs chambres puis font ce qu'ils veulent. S'ils ne veulent pas allumer la lumière, ils ouvrent juste leurs rideaux oranges ou sinon ils ouvrent la lumière et se posent dans leurs lits mauves.

A 18h40 tous les internes se dirigent vers la cantine, ils se bousculent car ils ont faim et font la queue. A 19h25 un surveillant va ouvrir le coin fumeurs les fumeurs y vont, ils allument leurs cigarettes la fumée est blanche. A 20h00 les surveillants ouvrent l'internat tout le monde rentre et monte les escaliers pour aller dans les chambres. Ils peuvent avoir des cheveux gris comme violet. Des goûts et des couleurs ... Le matin il y a de tout à la cantine, des céréales, de la confiture, du beurre, du pain, il y a vraiment de tout. La politesse aussi était là.

LYCEENS

Catégorie Générale

1^{er} PRIX

Julia WISNIEWSKI : *Outre-mer*

2^e PRIX

Sarah AMBLARD : *Coups de pinceau*

3^e PRIX

Camille COLIN : *Faux semblant*

Mentions spéciales

Robin COUDURIER : *EMISTA*

Axelle BERNARD : *Du noir à la lumière*

Outre-mer

Immobile, au bord de la falaise escarpée, l'esprit torturé de mille pensées obscures, je lâche un cri libérateur vers l'infinité marine qui s'étend jusqu'au bout de l'horizon. Cela fait pour moi une éternité que tu as quitté ce monde noirci par la haine préférant les bras chaleureux des anges du paradis blanc. Me reste-t-il une once de joie dissimulée au fin fond de mon âme perdue? Autour de moi sur les rameaux, les feuilles éphémères se tintent lentement d'un chaleureux ocre me rappelant l'éclat de tes prunelles mordorées pétillantes de malice.

Le ciel subtilement rosé, dépeint par de tendres couleurs, les secrets de notre amour disparu. Cette lumière qui s'allumait au plus profond de moi quand tes lèvres délicates se posaient sur les miennes, me rappelaient, chaque seconde, combien tu m'aimais, n'est désormais qu'une rumeur de souvenir. Tu ne m'as laissé qu'une lettre, une enveloppe humectée de larmes, me disant que même si la maladie t'arrache à moi, notre amour, porté aux nues, illuminera l'au-delà. Je ne dois pas me laisser abattre sous peine de dévaler en chute libre l'escalier du désespoir qui me conduirait à une inévitable perte de mon âme. Il est temps de reprendre des couleurs et de m'armer de cette douce joie qui m'animait autrefois. Mais l'horizon nimbé des lumières lointaines de la ville semblent m'appeler. Elles se parent de plusieurs nuances orangées telles des lucioles sous un ciel d'encre. Des goûts et des couleurs emplissent mon être de mille saveurs. Je me vois valser dans la foule entre les manteaux fourrés des élégantes dames au teint poudré comme des porcelaines et les couvre chef anthracite des bambins aux joues rougies par la fraîcheur hivernale. Les délicates senteurs épicées des marchés de Noël parviennent à moi tandis que les vitrines colorées m'offrent un véritable spectacle où les pantins tantôt grenat tantôt parme s'offraient à un curieux ballet féerique. La sonnerie de mon portable me ramène à moi. Brusquement, la douce chaleur estivale me rappelle que, non, tu n'es plus avec moi et que les hivers passés en ta compagnie à observer ces femmes dans de drôles appareils, ne sont désormais plus. Je suis seule... dans ma robe pastel et fleurie que tu aimais tant... sous le soleil couchant et déclinant en haut d'une falaise à attendre la fin de ma tristesse infinie. Mes yeux parcourent la surface brunâtre et rocailleuse parsemée de lichen sous mes pieds. La mer sombre et agitée se meurt au pied de la falaise ne laissant pour unique trace de son passage, qu'une ligne d'écume albâtre ciselé comme une fine dentelle. Les contours de ton visage se dessinent entre ces vagues tourmentées. Tes yeux d'ambre m'hypnotisent éperdument, m'appellent et ta voix reprise par les murmures de la mer, m'encourage sur ce chemin tout tracé où plénitude et volupté seront bientôt ma récompense.

Dis-moi... mon Amour, ces eaux noires sont elles si terrifiantes fin août?

Coups de pinceau

La couleur était vraiment ratée. Elle est presque superficielle, automatique, mécanique. Rouge, bleu. Devant mes yeux, mon barbouillage d'aquarelle me paraît absurde. Jaune, orange. Les coups de pinceau sont trop vifs, trop profonds.

Un rire. Joyeux. Au fond d'un souvenir qui se veut oublié. Une route glissante. Un appel à l'aide. De la tôle froissée. La sirène des pompiers.

Je renverse mon désastre de couleur qui me rappelle tant de mauvaises choses. Ma peinture reflète mon écoeurante tristesse, mon égoïsme, mon lamentable apitoiement sur moi-même, mais ne me soulage pas. Je la représente seulement. Je ne la laisse pas s'exprimer, je la montre, je l'exhibe. Des gouttes roulent sur mes joues. Il faut que je la vive, et ne pas la réduire à une surface lisse de pitié. Il ne faut plus qu'elle croupisse au fond de moi. Je remonte mes lunettes perchées sur mon nez.

Une nouvelle toile. La lumière rosée des rayons nouveaux nés du soleil enveloppe mon chevalet. Soudain, devant mes yeux, tout s'illumine. Il faut que je peigne. Pour respirer. Pour exister.

Rouge, bleu. La polychromie très réussie du spectre solaire m'inspire.

Les bruits environnants de l'immeuble me poussent, me crient de peindre. La sonnerie des réveils. Les bruits de pas dans l'escalier, le robinet qui fuit. Les voix à travers les cloisons. Le cycle de la vie qui recommence comme tous les matins. Des goûts et des couleurs, des larmes et des rires.

Mon pinceau sillonne, traverse, marque ma toile. Jaune, orange. Une explosion de peinture, un festival de pigments. Je peins, je peins.

Mon barbouillis ne représente rien, cela vient naturellement, comme un sentiment, une parole, un geste spontané. Je demeure, j'habite la couleur. Le silence de la nuit, de la pénombre a disparu. Les poils colorés caressent l'étendue maintenant emplie de nuances différentes.

Je repose mon outil. Et j'observe mon travail. Rouge, bleu, jaune, orange.

Un rire. Joyeux. Au fond d'un souvenir qui se veut oublié. Une route glissante. Un appel à l'aide. De la tôle froissée. La sirène des pompiers. Et puis le calme.

Fin août. Le soleil se lève peu à peu, réveillant les plus matinaux. La douleur ne s'est pas apaisée, mais elle est aujourd'hui accompagnée d'une pointe de joie. Cette peinture est une petite contribution au bonheur.

Alors je pars me mêler au brouhaha coloré de la ville, en refermant doucement la porte pour ne pas troubler les couleurs des rêves, encore engourdis.

Faux-Semblant

Une sonnerie. Un téléphone. Ou peut-être est-ce la sonnette ? J'émerge lentement, les membres étrangement ankylosés. Par un effort surhumain, j'ouvre les paupières. Il fait chaud. Trop chaud. Ma nuque est comme intégrée au marbre blanc glacé sur lequel elle gît. Mes muscles demeurent inertes. Je distingue au-dessus de moi un étrange plafond orné de fresques illustrant une tribu d'anges dansants. J'ai peur. Soudain, une sensation me chatouille la paume de la main droite. Je sens le flot de sang chaud couler rapidement dans mes veines. Il me semble pouvoir entendre résonner le battement affolé du liquide pourpre dans mes tempes. Je suis alors pris de spasmes qui remontent jusque dans mes omoplates. Tout à coup, mon bras se fige, glacial. La chaleur qui embrasait tantôt mes membres antérieurs se change bientôt en glace. Désormais, mon poing n'est plus qu'un lourd fragment de plomb. Paralysé d'effroi, je tente en vain d'agiter le bout de mes doigts, pris d'un élan désespéré. Puis, c'en est trop. Tandis que je sens mon cerveau succomber face à l'éruption soudaine de mes sanglots étouffés, je parviens à faire pivoter ma tête, empli d'une rage noire. Puis, l'effroi me saisit, plus cru encore. Mes yeux manquent d'exploser sous la pression sanguine qui se fait tout à coup plus violente. Un frisson remonte alors dans ma colonne vertébrale, face au choc électrique soudain que je reçois de plein fouet. Je veux crier, mais aucun son ne parvient à s'échapper. Puis les émotions se succèdent, et je suis soudain pris d'un profond dégoût. Tandis que la nausée me submerge, je tente ardemment de me redresser, d'un geste si abrupt que le choc me projette une nouvelle fois au sol, tandis que j'entends mon crâne heurter le carrelage immaculé dans un son sourd. Je vois alors les petits angelots au sourire conspirateur se déformer et s'animer au-dessus de moi, tandis que ma vision tantôt trouble laisse place à un champ d'obscurité noire totale.

Ou peut-être est-il blanc. Je suis aveuglé : l'intense lumière qui me surplombe m'évoque un flash d'appareil photo qui se prolonge indéfiniment. Cependant, à y regarder de plus près, peut-être suis-je ébloui par la luminosité crue de néons. Cette hypothèse me paraît plus plausible. Je tourne légèrement la tête. Je distingue vaguement quatre murs qui m'entourent, immaculés. Mais tandis que le plafond est teinté d'un blanc saturé, les murs, couleur écru, contrastent avec celui-ci. Puis un léger bourdonnement vient troubler ma quiétude. Il me semble entendre une pulsation sourde, plus ou moins régulière, résonner de manière angoissante dans le local virginal et entièrement vide dans lequel je me trouve. Ou peut-être est-il meublé : j'ai le sentiment d'être enrobé dans une enveloppe de coton couleur blanc cassé. Je tente de sentir le textile, en vain : mes membres sont inertes. Puis, à mesure que le bourdonnement s'amplifie, apparaissent sur les murs des étagères albâtre, auxquelles ma vue peine à s'accommoder. Les éléments qui m'entourent évoquent l'hypothèse d'une chambre d'hôpital. Mais, tandis qu'il me semble devenir lucide, soudain, le blanc aveuglant qui me surplombe paraît prendre une couleur changeante, et se transforme bientôt en blanc lunaire, puis en blanc argile : ce qui me semblait être un environnement immaculé se trouve finalement être un étrange enclos grisâtre.

Toutes les perceptions effectuées précédemment sont tout à coup faussées par ce brusque virage chromatique. Les néons diffusent tout à coup une lumière blafarde plus tamisée que la précédente, et le plafond semble parsemé de fines particules de poussières grises. Quant aux murs, ils sont comme inexistantes, ou du moins difficilement distinguables : ils semblent recouverts d'un matériau gris ardoise luisant. Le bourdonnement s'est lui aussi transformé en un tintement aigu et métallique. Le son émis est comparable à celui d'une scie que l'on froterait contre un autre métal. Aussi le matériau qui m'apparaissait d'abord comme inconnu prend petit à petit une forme rectangulaire. L'éclat de celui-ci rappelle d'ailleurs celui d'un métal. Au fur et à mesure que ma vision s'adapte à ce qu'elle voit, je crois distinguer autour de moi des casiers ouverts en escalier couleur acier. Je frémis. Serais-je à la morgue ? Dans une salle d'autopsie ? Serais-je donc entouré de cadavres enfermés dans des compartiments de métal grinçant dignes des plus effrayants films d'épouvante ? Tout à coup, je frissonne. Je pense d'abord que l'effroi provoque cette réaction, jusqu'à ce que je sente une légère brise soulever ma couverture gris cendré, qui ressemble de plus en plus à

un sombre linceul poussiéreux.

De nouveau, mes perceptions semblent toutes êtres chamboulées : le gris froid et lugubre qui m'entourait auparavant semble désormais d'une obscure couleur noirâtre, et la lumière qui m'aveuglait tantôt et faisait scintiller le métal s'apparente plus vraisemblablement à la lumière de la Lune et à son reflet sur d'étranges masses m'entourant de toute part. Le grincement, lui, se change bientôt en un sinistre croassement de charognard, et la légère brise se voit décuplée en grosses bourrasques soulevant le linge mortuaire en fine dentelle lie de vin, qui semble transpercé de part en part face à l'usure des ans, et qui jure avec le monochrome de noir environnant : « la couleur était vraiment ratée », je songe alors. Je m'égare. Ce flux de couleurs constamment changeantes me fait tourner la tête. Si le tonnerre avait grondé et l'orage déchaîné ses foudres, alors j'aurais été persuadé d'avoir sombré dans les ténèbres du Styx, au fin fond des entrailles de la Terre. Mais, puisque je me trouve être l'étrange témoin de ces scènes, je m'interroge, une fois de plus, sur ma position. Une rapide analyse m'amène à me croire au milieu d'un cimetière, entouré de sépultures et de caveaux projetant leurs ombres menaçantes sur les tombeaux voisins, assombries par le contraste de la blancheur pâle de la Lune. Immobile, j'ose formuler la question suivante : Suis-je mort ?

Soudain, un cri déchire la nuit et m'arrache à mes obscurs questionnements. J'ai la sensation d'être traversé de part en part par un spectre malfaisant. Puis un choc. Une vive charge électrique semble fendre mon squelette du haut de mon crâne jusqu'à la plante de mes pieds. Un ultrason bourdonnant dans mes oreilles, puis plus rien. Le noir. Complet, cette fois-ci.

« Monsieur ! Monsieur ? Monsieur ! C'est pas le moment d'abandonner ! Ne nous lâchez pas ! Pas maintenant ! Monsieur ! A trois on charge ! Un ! Deux ! Trois ! Une nouvelle secousse. Absence de réaction.

– On recharge dans un ! Deux ! Trois ! Chargez !

Un séisme. Absence de réaction. Une, deux, trois secondes. Puis une pulsation. Une autre. Elle se règle. Un faible battement, qui s'amplifie. Un. Deux. Trois. Quatre. Un cœur qui repart.

– Ah ! Bienvenue parmi nous Monsieur ! Vous nous avez fait une grosse frayeur ! Réveillez-vous ! Il est temps de reprendre des couleurs ! Vous êtes dans une ambulance, on vous emmène à l'hôpital. Tout va bien se passer, vous avez fait une crise cardiaque, mais je peux vous assurer que vous vous êtes bien battu ! Cette fameuse fin d'août caniculaire ! Elle est responsable de nombreux coups de chauds, en ce moment. Je ne sais pas ce qu'il vous est arrivé mais vous aviez l'air sacrément agité !

A ce moment-là, les informations se bousculent dans ma tête. Une crise cardiaque ? Un l'hôpital ? Je ne suis pas mort alors ! Mais, la première chose qui me vient à l'esprit face à cette remarque, c'est l'envie de lui rétorquer : « Maintenant, je sais ce que « frôler la mort » signifie ! »

– Vous êtes un drôle de cas, finit par dire l'urgentiste face au silence du miraculé. Vous nous en avez fait voir de toutes les couleurs !

A l'instant où il prononce ces mots, j'esquisse un sourire moqueur : après tout, c'est bien ironique, pour quelqu'un qui venait de passer du yang au yin sur le chemin de la mort.

Une sonnerie, un téléphone, une sonnette ? Non. Une sirène d'ambulance.

EMISTIA

Salut, avant de me présenter je vais vous parler de mon escouade. Le gars aux lunettes là-bas qui joue à la console c'est Pierre, mon meilleur ami et sans aucun doute le plus intelligent du groupe. Celui qui s'énerve à côté c'est Clément, il ne supporte pas la défaite surtout quand il s'agit de foot. La fumée qui s'échappe provient du garage, c'est certainement Oscar, le mécano qui travaille sur un de ses projets inutilisables comme tous les autres d'ailleurs ; mais ses compétences en mécanique restent tout de même un atout indispensable pour l'équipe. La petite touche de féminité du groupe revient à Cassandra, sous ses airs de gentille petite fille se cache un expert en armes à feu, redoutable au combat et en infiltration. Et voici le taré de la bande qui revient de patrouille, Bastien, surnommé Looping. Lui son domaine c'est le pilotage, 14 ans seulement, il est capable de contrôler n'importe quels véhicules à partir du moment où celui-ci fonctionne grâce à notre source d'énergie : les couleurs, mais je vous en reparlerai plus précisément tout à l'heure ; d'ailleurs Clément est son copilote, ils font vraiment la paire ces deux là. Et moi c'est Jack, 15 ans, je suis le plus vieux du groupe avec Cassandra, c'est donc à moi que revient la responsabilité de protéger ma famille, je joue le rôle du leader.

Cela peut vous paraître étrange que des enfants aient des dons aussi particuliers à cet âge-ci mais c'est tout le principe de notre monde : EMISTIA

Nous vivons dans un monde où la lumière et la couleur proviennent de nos émotions, de nos sentiments, elles sont en quelques sortes la raison pour laquelle nous sommes en vie. Dès lors où il n'y a plus de couleurs notre espérance de vie est réduite et notre personnalité disparaît ; pour illustrer le lien entre émotions et couleurs rappelez-vous le passage de tout à l'heure, lorsque Clément s'est énervé, vous avez sans doute remarqué une aura rouge autour de lui, et bien c'est la représentation de ses émotions, le rouge ici est la définition de la colère, tout comme le rose est celle de l'amour, vous avez compris ? C'est bon ? Si ce n'est pas clair pour certains adultes posez-vous alors les bonnes questions...

Reprenons, nous sommes donc les habitants de ce monde qui grâce au roi Blanc et à ses émotions nous offraient une vie joyeuse aux couleurs vives. Malheureusement, la santé du roi se dégradant, ses sentiments s'affaiblir et la couleur du monde était vraiment ratée. Le roi finit par décéder et il devenait urgent de retrouver un roi afin de sauver notre monde. C'est alors que son frère Black, attristé par sa mort décida de reprendre le trône. Son couronnement date maintenant de fin août, et c'est à ce moment que la tyrannie débuta. Il décréta ne pas vouloir commettre les mêmes erreurs que Blanc et conclut que la couleur était une banalité et que le monde serait mieux sans ; étant donné que les sentiments sont l'origine des couleurs il les enleva à la population. Cependant il était interdit de voler celles des enfants, les adultes ont donc abandonné leurs enfants.

Aujourd'hui le ciel est noir, la brume règne dans les rues et les soldats de l'armée sont à notre recherche. Nous, les enfants avons établis des camps de fortune afin de préparer l'assaut sur le château et récupérer nos couleurs pour rendre leurs personnalités aux adultes.

Mon équipe et moi-même faisons les derniers préparatifs avant l'affrontement : Pierre revoit nos effectifs et notre formation, Bastien et Clément chargent les véhicules en couleur rouge, c'est la plus puissante des couleurs pour le carburant et Cassandra accompagnée d'Oscar améliorent les armes avec des balles de couleurs ; notre monde est différent des autres, c'est une lutte entre adultes déçus de leurs personnalités et enfants où le seul moyen de stopper un adulte serait de lui tirer dessus avec de la couleur venant du cœur alors que pour nous stopper nous devrions être touchés par des balles de couleurs noires provenant du mélange de la colère, la tristesse et la vengeance, en d'autres termes, toutes les émotions ressenties par le nouveau roi après la mort de son frère.

À l'heure où je vous parle, Black est déjà au courant de notre attaque, c'est une idée de Pierre, je lui ai fait transmettre une enveloppe dans laquelle il n'est écrit qu'une seule chose : « *Il est temps de*

reprendre des couleurs 24/12/2104 », cette phrase exprime notre opposition à son régime et lui présente notre demande de duel, qu'il a relevé avec enthousiasme.

Il est temps pour moi, capitaine de l'assaut, de motiver les enfants, une estrade m'attend à trois mètres du sol et un escalier se présente à moi pour y parvenir. Cet escalier est le symbole du changement, chacune des marches que je gravis représente les défis que nous avons surpassés pour arriver à ce jour. La dernière marche correspond à l'accomplissement d'un rêve, celui de milliers d'enfants et je m'apprête à la franchir *« Chers enfants ! Que dis-je, Chère famille ! Il est l'heure pour nous de récupérer EMISTIA ! Récupérons ensemble des goûts et des couleurs qui autrefois faisaient de notre monde un royaume prospère dirigé sous le signe de la joie et de la paix ! Lorsque cette sonnerie retentira, les portes qui s'ouvriront seront celles de la guerre qui sera la dernière étape de la lutte acharnée que nous traverserons ! »*. Je ne m'attendais pas à voir une couleur si belle, si majestueuse à ce moment précis, l'envie des enfants était exprimée par une couleur que je n'avais jamais vue, un blanc d'une telle pureté que même les dieux n'en reviendraient pas.

Arrivées sur le champ de bataille, les deux armées s'alignèrent comme pour se saluer avant de se déchaîner pour leurs idéaux, un silence glacial régnait et un cri poussé par un soldat adverse lança les hostilités. À peine débutée, la guerre était déjà une boucherie, les enfants les moins entraînés tombaient les uns après les autres, seule une trentaine était capable d'éliminer les soldats adverses, qui touchés par seulement une balle blanche emplie de pureté, étaient supprimés. Mon équipe se retrouva à se battre seule, nous étions épuisés de repousser les couleurs sombres qui prenaient du terrain et nous repoussaient sur plusieurs mètres en arrière. L'arrivée de Bastien et Clément accompagnés du soutien aérien nous permit d'inverser la tendance, jusqu'à atteindre la dernière ligne ennemie qui se dressait devant nous. A cet instant, il y avait deux batailles : l'affrontement entre adultes et enfants qui n'en finissait plus et l'affrontement entre le noir et le blanc. Nos émotions avaient permis aux couleurs de se matérialiser afin de combattre, c'était un spectacle époustouflant, les couleurs jaillissaient de part et d'autre du champ de bataille formant une parfaite œuvre d'art tel un artiste peignant un paysage fantastique sur sa toile. Bien qu'inférieure à l'armée du roi, notre puissance de feu était supérieure à la leur et nous permit d'accéder à la victoire. Nous avions gagné, enfin... La guerre arrivée à son terme, les portes du château s'ouvrirent pour ne laisser passer que mes compagnons et moi-même, les autres enfants n'ont pas pu nous accompagner mais leur volonté était tout de même présente dans nos cœurs.

Un nouveau défi nous attendait, malgré notre fatigue nous étions déterminés à refaire de ce monde un lieu saint basé sur la joie de vivre où les couleurs exprimant le mal seraient prohibées.

Du noir à la lumière

Le noir. Toujours le noir. Tout est noir ici, tout le temps. L'obscurité est si oppressante, je n'en peux plus, c'est horrible. Et j'ai peur ici, seule dans le noir. J'ai peur que les monstres de mon enfance prennent vie dans mon sommeil. Peur de la guerre, là-dehors, de loin le pire de tous les monstres. Elle est toujours assoiffée de sang et de supplices, cette guerre immonde qui tue des innocents par milliers. C'est elle qui envoie chaque jour plus d'hommes fouiller les maisons à la recherche de juifs cachés, comme moi. J'ai peur de tout ça. Comment faire face à toute cette horreur quand le seul crime qu'on ait jamais commis est celui d'exister ? Je ne veux plus penser, je ne veux plus avoir peur, je veux juste... dormir. Dormir et tout oublier. Tout. Et voir des couleurs. Le monde est beaucoup trop froid sans couleurs. Je rêve du ciel d'un bleu azur aux nuages blancs cotonneux, d'une forêt verdoyante peuplée d'oiseaux multicolores, je voudrais sentir l'odeur de l'herbe coupée, celle des épices et celle des roses, avoir froid, être éblouie par le Soleil, pouvoir sentir le vent sur ma peau nue et regarder une étoile filante traverser la voûte étoilée. J'ai faim de sens, de sentiments, de goûts, d'odeurs et de couleurs dans ce monde où je n'ai plus le droit de vivre.

Tout avait bien commencé pourtant. Ils sont arrivés un soir de fin août, alors que la lumière commençait à décliner. Le ciel était teinté d'orange et de rose, et l'air encore doux sentait les fleurs et la cannelle. Nous étions là, tous les trois, assis sur les marches de l'escalier, à essayer de vivre normalement. Le bonheur et la douceur qui régnait dans l'air en cette fin d'été nous faisait presque oublier les horreurs qui avaient lieu un peu partout contre les juifs. On oubliait le temps d'une soirée que papa était parti lui aussi un jour dans ces trains de la mort, nous laissant seuls, Maman, Elias et moi ; seuls avec nos désillusions et nos derniers lambeaux d'espoir. Mon frère dessinait le Soleil couchant et son enveloppe orangée. C'était ça son échappatoire à lui, le dessin. Ça l'empêchait de sombrer dans la folie et de courir vainement à la recherche de papa, je suppose. La mélancolie qui se dégageait de son dessin a provoqué en moi un profond désarroi. Pourtant, nul ne pouvait dire que la couleur était vraiment ratée. C'est à ce moment-là qu'ils sont arrivés. Avec leurs visages fermés et leurs manières de brutes, on les aurait cru tout droit sortis d'un cauchemar. Soudain, toute la magie du moment s'est envolée. Incapable de bouger, je les ai regardés s'approcher de la maison à grand bruit. Ils parlaient allemand je crois, car je n'ai pas compris un mot de ce qu'ils disaient. Heureusement, Elias m'a sorti de ma stupeur, il m'a ordonné si fermement de m'enfuir que, sans réfléchir, je lui ai obéi. Je n'ai rien emporté d'autre que les vêtements que je portais et l'image du sourire rassurant de mon frère me promettant que tout irait bien. À aucun moment je ne me suis

retournée pour voir Elias faire face à l'ennemi, ni pour le voir, vaincu, chargé comme une marchandise dans la camionnette des Allemands. Je ne me suis pas retournée non plus quand Maman s'est fait prendre elle aussi, ayant perdu toute foi en la vie. Quand ils sont partis dans la camionnette, j'ai ressenti comme un pincement au cœur, cette sonnerie qui retenti à l'intérieur de vous quand des êtres chers vous sont enlevés. Peut-être que si j'avais regardé en arrière, ils n'en seraient pas là aujourd'hui ? Peut-être que j'aurais pu, d'une manière ou d'une autre, les aider à faire face à l'ennemi. Mais non. J'ai fui. J'ai fui comme une lâche et je les ai laissés seuls partir dans ce train rejoindre des milliers d'autres condamnés. La seule chose que je peux faire maintenant, c'est honorer le cadeau de vie qu'ils m'ont fait. Si je ne peux plus les sauver, je vais vivre. Ou du moins tenter de vivre dans le grenier chaud et étouffant qui me sert de refuge depuis ce jour là. C'est la famille du notaire qui m'a accueillie alors que j'errais seule en pleine nuit. Nous étions nombreux dans ce grenier à l'époque. Mais les autres familles sont parties une à une, me laissant seule avec mes cauchemar et ma culpabilité...

Mais... serait-ce... de la lumière ? Enfin ce Soleil que j'attendais tant ! Et ces couleurs... Il y a du rouge, de l'orange et du jaune. Enfin, surtout du rouge. Et tous ces fourmillements d'odeurs... Ça sent... la fumée ? Et tout ce bruit... ce sont des cris de terreur ? Mais qu'importe si je vis ou si je meurs tant que j'ai avec moi des goûts et des couleurs... Tout est rouge, tout est lumineux. C'est ce que je voulais, non ? De la couleur... Je ne sais plus. Je ne sais plus rien. Des éclats de bois et de métal brûlant tombent en pluie sur mon visage, la maison explose autour de moi mais je ne peux pas m'arrêter de contempler ce spectacle. J'ai failli à mon devoir Elias. Je ne suis pas restée en vie. Mais si tu voyais ça, grand frère, tu comprendrais c'est... magnifique ! Je ne sens plus rien Elias. Je n'entends plus rien. Je crois que je suis entrain de mourir. Je quitte enfin ce monde qui ne veut plus de moi. Je vais te rejoindre Elias. Je vais te rejoindre... Au moins avec toi, il y aura des couleurs.

LYCEENS

Finalistes

Rayane BAYOUD : *A nos belles couleurs*

Elise CHABENIUK : *Porter ses couleurs*

Thomas CHABENIUK : *Les couleurs du cœur*

Camille DELAHAYE : *Juste Anne*

Flavie GRASCLAUDE VAN SCHOOR : *Hymne à la vie*

Marie JOSSERANT : *De toutes les couleurs*

Constance LEROUX : *Saisons*

Rose MARNIER : *Cette nuit*

Zoé MEIGNANT : *Vert espoir*

A nos belles couleurs

Je te salue, toi mon ami,
toi mon camarade, toi frère de ma France.
Comment va notre monde?
Des dictateurs inébranlables
Des dégénérés crachant leurs haines,
Des fous égarés assassinant nos pairs
Et des peuples condamnés sous les pleures des mitrailles
J'ai la triste impression que le monde, aveugle,
S'engouffre dans le mauvais sens,
Dévalant l'escalier de la lumière
Que tant de nos aïeux ont tenté d'élever dans la paix.
J'ai peur....j ai peur que nous, les fils de la résistance,
Que notre peuple sombre dans une amnésie suicidaire
Et oublie la douce sonnerie de tolérance.
Qui nous a sauvé de tant de cauchemars.
Prends garde, mon frère,
Les fils de l'ignorance arrivent,
Te rassurant et toi, comme dans une enveloppe chaleureuse,
Tu t'entraves et tu tombes dans leur mirage.
Puis dans une haine de tous ce qui n'est pas assez blanc.
De leurs langues calomnieuses, ils te susurrent le danger suprême,
Ils te soufflent que c'est lui la cause de nos problèmes,
Lui l'étranger le voleur, lui l'étranger le devastateur,
Lui l'étranger la terreur et l'horreur
Mais lui l'étranger le coloré et lui l'étranger l'immigré,
Lui qui fuit le génocide de toi, de moi et de notre culture,
Là où tombent tant de bombes dans ses villes-catacombes.
Oh mais toi, l'ignorant, écoute moi quelques instants,
Rappelle toi ces chef d'œuvres de ta culture
Que tu aimes tant mais dont tu ignores tout
Crois tu que les Van Gogh, les Monet
Ou bien les Delacroix auraient été tant sauvegardé, protégé et aimé
S'ils n'avaient été qu'une simple page blanche.
Eh non, mon ami, ce n'est que le fruit des mélanges,
Des goûts et des couleurs, qu'ils les rendent si sublimes
Semblable à ta très chère France.
Oh ma belle France,
Il est temps de reprendre des couleurs,
Et d'assumer tes couleurs,
Qui au gré des rencontres et des vents
Étaleront cette belle couleur dorée
Qu'arrivé fin août nos politiques rêves tant d'avoir.
Ma chère sœur, je t'en prie souris moi,
Je t'en prie, prends ma main et relève toi
Ouvre les yeux sur ce monde, berceau de nos cultures,
Le portrait de nos différences, emprunt d'une beauté inégalée.
Oh non ne perds pas foi en l'humanité,
Mais malgré ses heures sombres,
Ne baisse pas les bras et voyons la justice triompher par la paix.
Allez reste pas là! Viens suis moi!

**Remontons cet escalier vers la paix et la tolérance
....Il faut garder espoir en notre palette de couleurs.**

Porter ses couleurs

Je suis enfermée dans ma chambre depuis la fin août, depuis que la vérité m'a éclaté au visage. Je suis dans un état misérable. Pour passer le temps je m'occupe de ma passion. Effectivement, je suis étudiante en art, spécialité photographie. J'aime prendre des photos en noir et blanc et les développer dans ma chambre noire. C'est un véritable plaisir et si je pouvais en faire mon métier je serais folle de joie. J'ai découvert la photographie quand j'étais petite grâce à mon oncle. Il prenait des photos pour le plaisir et m'a transmis cette passion. J'entends la sonnerie de mon appartement qui me coupe de mes pensées pourtant je ne fais pas un mouvement. La porte s'ouvre et je sais que ma meilleure amie est là.

« - Alexandra ! Quand vas-tu sortir de cette chambre ? crie Sarah.

- Jamais.

- S'il te plaît ! En plus, il y a une soirée de début d'année à l'université et devine qui vient ?

- Je ne sais pas... Et de toute façon, je n'ai pas envie d'y aller, je lui réponds sans entrain.

- Rosalie sera là...

- Rosalie... Bon d'accord, finis-je par accepter. »

Elle est folle de joie et pour la première fois depuis longtemps je me dis qu'il est temps de reprendre des couleurs. Je ne peux pas rester dans cette chambre toute ma vie même si la solitude ne me dérange pas. Je dois sortir et affronter la dure réalité du monde dans lequel je vis. Il y aura toujours quelqu'un qui ne m'aimera pas et il faut que je l'accepte au lieu de fuir. On part se maquiller et on sort de mon appartement. Nous descendons les escaliers et prenons la direction de l'université où la fête a lieu. Sur le chemin, je remarque que Sarah a changé de couleur de cheveux et, sans être méchante, la couleur était vraiment ratée. Nous arrivons finalement à la fête qui bat son plein. La musique est à fond et la lumière est légèrement tamisée pour donner une petite ambiance de boîte de nuit. Je jette un coup d'œil sur la salle et aperçois Rosalie un peu plus loin. J'ai peur d'aller la voir. Elle ne me connaît pas vraiment. Enfin, je suis dans sa classe mais je suis plutôt réservée et discrète et on ne fait pas partie du même groupe. Je la connais depuis deux ans et dès le premier regard j'ai ressenti quelque chose au fond de moi. Au départ, je pensais à de l'admiration mais j'ai rapidement compris que c'était autre chose. Depuis cette nouvelle, je me renferme sur moi-même car aimer une fille alors que vous en êtes une ce n'est pas normal. Je ne peux pas ressentir ça ! C'est pour ça que je me suis enfermée dans mon appartement. Je n'arrivais plus à garder ce secret au fond de moi alors, par peur de le dévoiler et perdre tout ce que j'aime, je suis restée chez moi. Soudain des mains me poussent dans le dos et je tombe en avant. Une personne me rattrape et me relève. Je rougis quand je me rends compte que c'est Rosalie qui m'a évité une chute devant tout le monde.

« - Merci, lui dis-je après avoir épousseté mes jambes.

- De rien Alexandra.

- Euh... tu connais mon prénom ?

- Bien sûr ! Pourquoi je ne le connaîtrais pas ?

- Eh bien... je ne suis pas vraiment extravertie alors je pensais être comme un fantôme, je lui dévoile.

- Pas du tout, tu es l'élève qui lève tout le temps la main, qui a toutes les bonnes réponses et qui est en photographie.

- Tu connais toute ma vie ! Et sinon, tu as choisi quelle spécialité ?

- Je suis en dessin, je peins ou dessine des paysages colorés ou non selon mon humeur, m'explique-t-elle

- C'est compliqué ? Il faut être très précis quand on dessine, non ?

- Oui mais c'est ma passion et je suis douée donc pour l'instant je m'en sors bien, me dit-elle avec un sourire. Et toi, tu dois prendre des photos avec le bon angle, la luminosité parfaite et après il faut les développer. Ça doit-être plus compliqué que mon travail.

- Pas vraiment et puis j'ai appris à le faire depuis que je suis toute petite et c'est devenu ma passion alors j'y prends plaisir, je lui confie avec les yeux brillants.

- Tu sais que tu es mignonne quand tu parles de la photographie ?

- Ce n'est pas vrai. Désolée, il faut que je parte. »

Je me retourne mais elle attrape mon bras et me serre contre elle. Je suis mal à l'aise, je ne sais pas comment réagir. Fait-elle ça parce qu'elle s'en veut de m'avoir fait fuir ? Elle s'éloigne et reprend la parole :

« - Je suis désolée si j'ai dit quelque chose de mal, je ne voulais pas.

- Ce n'est pas grave, je n'aurais pas dû réagir comme ça. C'est juste que je ne me trouve pas mignonne mais merci du compliment.

- Pourquoi dis-tu ça ? Je rêverais d'être aussi mignonne que toi ! N'écoute pas ce que peuvent te dire les gens autour de toi, vis pour toi et non pour les autres, me rassure-t-elle.

- Merci... Je suis désolée mais je voudrais retrouver mon amie pour passer un bout de la soirée avec elle, je m'excuse en baissant les yeux.

- C'est normal. En tout cas, je suis contente d'avoir pu discuter avec toi. A une prochaine fois ?

- Moi aussi Rosalie. A une prochaine fois, je confirme en lui faisant un clin d'œil. »

Je me retourne pour la deuxième fois et pars vers le buffet où mon amie boit du punch alcoolisé. Fortement alcoolisé vu le rire que j'entends de là où je suis. Quand j'arrive à la hauteur de mon amie je la vois discuter avec un groupe de garçons et leurs copines. Ils ont l'air de bien se moquer d'elle mais elle ne s'en rend pas compte à cause du taux d'alcool dans son sang. Je lui touche l'épaule pour annoncer ma présence et commence à lui parler :

« - Sarah ! Il faut que tu arrêtes de boire. Tu es bourrée et tout le monde se moque de toi.

- Tiens Alex, c'est maintenant que tu arrives ? Tu as réussi à embrasser Rosalie ? Ça a été rapide ! S'exclame-t-elle.

- Sarah ! Tu es malade ! Je ne suis pas comme ça ! je lui crache au visage.

- Bien sûr Alex ! Pourquoi tu n'assumes pas ? »

Tout le monde éclate de rire et me montre du doigt. Je vois des regards de dégoût et je sais que je ne vais pas supporter ça toute l'année. Je prends donc la direction de la sortie mais une fille m'arrête et m'embrasse pendant qu'un garçon prend une photo. Je suis certaine que ça va faire le tour des réseaux sociaux et que mes parents vont l'apprendre. Le problème, c'est qu'ils sont croyants et surtout homophobes. C'est fini ma vie est détruite. Je vois Rosalie qui me barre la route et m'adresse la parole quand je suis proche d'elle :

« - Alexandra, que se passe-t-il ?

- Tu ne vas pas tarder à le savoir mais lis cette lettre avant s'il te plaît, je dis en lui tendant une enveloppe où je lui dévoile tout ce que j'ai sur le cœur. »

Je prends ensuite la fuite et cours au seul endroit auquel je pense. Dans la lettre, je dévoile à Rosalie les sentiments que j'ai pour elle mais que j'ai caché. Ses cheveux corbeaux, ses yeux qui me rappellent la plus belle des forêts et son sourire éblouissant m'ont fait craquer à la première seconde. Elle est tout simplement sublime, même les mots de la langue française ne suffisent pas pour la décrire. J'ai dû écrire une centaine de lettres avant de m'arrêter sur celle qu'elle va lire. J'espère qu'elle ne va pas la montrer à tout le monde mais, après tout, je ne serai plus là pour le vivre. Vous devez avoir compris. Ce n'est pas la première fois que je pense à cette option mais la mort est en faite ma seule solution. J'arrive donc au pont sur lequel j'ai pensé le faire un nombre incalculable de fois mais je n'ai jamais eu le courage de sauter ou alors je n'ai jamais été aussi désespérée. Je monte le rebord et regarde en bas. Je dois être à trente mètres du sol et je suis sûre que la chute sera fatale. Aucune chance de survivre ou d'agoniser. J'hésite à sauter. Pourquoi je n'ose pas porter les couleurs du drapeau arc-en-ciel LGBT et être fière de ce que je suis. Peut-être que mes parents ne vont pas me mettre à la porte, que les étudiants oublieront très vite ce qui s'est passé et que Rosalie m'aime. Non Alexandra, là tu rêves. Personne ne t'aimera alors jette-toi de ce pont et libère-toi ! Mon subconscient revient me rappeler à l'ordre pour que je n'oublie pas mon objectif. Je ferme les yeux et les larmes coulent librement sur mon visage. J'ai pris ma décision et je ne peux pas revenir en arrière alors je vais sauter. Juste avant de faire un pas en avant et de tomber j'entends un cri :

« - Alexandra ! Je t'aime aussi ! »

Les Couleurs du Cœur

Au lycée, j'étais le souffre-douleur de mes camarades. Ils s'amusaient à se moquer de moi ouvertement et à me traiter de « cruche ». Une fois, ils ont mis des coups de pieds dans mes affaires, que j'avais fait tomber et riaient dans mon dos. Oui, je suis grande, mince et blonde aux yeux bleus. Je m'appelle Violette, j'ai 19 ans et je suis extrêmement timide. C'est la fin août, un samedi et je rentre en première année d'école d'art, ce lundi. Je suis impatiente mais j'ai peur de subir les moqueries de mes futurs camarades. Perdue dans mes pensées, je n'entends pas la sonnerie de mon appartement qui retentit une première fois. Je reprends mes esprits à la seconde, me lève et me dirige vers la porte. J'ouvre sur le facteur, qui me souhaite bonjour et me tend une enveloppe. Je la récupère et le remercie. Après avoir fermé la porte, je vais m'installer sur mon canapé et ouvre cette enveloppe qui m'intrigue. C'est une invitation à une exposition d'œuvres d'un certain Monsieur Brown, vendredi prochain, dans une salle d'exposition de l'école. Je ne sais pas pourquoi mais je n'ai pas envie d'y aller – peut-être par peur des moqueries, ou de rencontrer ce peintre et de ne pas savoir quoi lui dire –. Je jette la lettre sur mon bureau et décide de profiter de mes derniers jours de vacances avant la rentrée fatidique, pour peindre ce que j'ai sur le cœur.

C'est la veille de l'exposition et je n'ai toujours pas envie d'y aller. Mes premiers jours se sont mal passés, comme vous vous en doutez. Les étudiants profitent de ma timidité pour s'en prendre à moi. C'est pourquoi je ne suis pas sûre de vouloir voir cette exposition accompagnée de mes bourreaux. Cependant, découvrir ces œuvres me permettrait d'approfondir mes connaissances picturales, et mes études passent avant tout. Je décide finalement de me rendre à l'exposition et de voir ce qui s'y passe.

Le lendemain, je me lève à dix heures et demi, et m'apprête pour cette sortie. À midi, je suis prête et part pour l'exposition. Arrivée à l'école, je me dirige vers la salle et me prépare à subir les critiques des venus. J'entre donc, tête baissée, et vais vers une œuvre sans observateur. Après plusieurs minutes, un homme d'un certain âge, grand et un peu enveloppé m'aborde :

« - Bonjour, jeune fille. Alors, que pensez-vous de ces œuvres ? Ne soyez pas timide et dites-moi franchement ce que vous pensez.

- Eh bien, ce n'est pas si mal, on voit ce que le peintre a voulu faire transparaître à travers cette peinture, je lui réponds tout en pensant que la couleur était vraiment ratée.

- Je vois bien que quelque chose vous tracasse. Je vous ai pourtant demandé d'être franche.

- Mmh... Je trouve que les couleurs utilisées ne conviennent pas, mais ce n'est que mon point de vue, j'ajoute rapidement.

- Chacun a des goûts et des couleurs... Mais je les ai choisies car elles exprimaient bien ce que je voulais montrer, m'informe-t-il alors que je rougis.

- Oh, excusez-moi ! Vous êtes le peintre !? Ne le prenez pas mal mais je pensais que vous étiez un professeur. C'est pas possible... Je suis vraiment désolée ! je lui sors d'une traite.

- Ahahah ! Ne vous excusez pas. Il n'y en a point l'utilité. Je vous ai dis d'être sincère, et vous l'avez été. Même si cela me vexa un peu.

- Je n'ai vraiment aucun tact, je m'excuse sincèrement... je bredouille.

- Arrêtez donc de vous excuser. Ce n'est pas un problème de me dire la vérité, essaye-t-il de me rassurer.

- Me-merci...
- Eh bien pardonnez-moi, mais je dois prendre congé. Je monopolise la conversation avec vous, mais il doit bien y avoir d'autres élèves qui veulent me parler.
- Oh, très bien, je réponds simplement.
- Je pense que vous vouliez encore discuter, n'est-ce-pas ?
- Euh... Comment dire...
- J'ai une idée. L'exposition se finit dans une heure. Retrouvons-nous à l'entrée et nous irons à mon atelier pour continuer notre conversation et voir mon travail. Cela vous convient-il ? me propose-t-il gentiment.
- Avec plaisir ! je lance un sourire aux lèvres.
- Soit, à tout à l'heure ! »

Il s'en va en me faisant un signe de main et je le lui rends avec un hochement de tête. En attendant notre "rendez-vous", je fais le tour de toutes les œuvres et me fais mes propres opinions sur ce que je vois, histoire d'avoir quelque chose à lui dire lorsque nous serons à son atelier.

Arrivé l'heure de la fin de l'exposition, je l'attends à l'entrée en regardant ma montre toutes les trente secondes. Il arrive enfin avec un grand sourire aux lèvres. À ma hauteur, il me tend son bras, que j'attrape timidement avec un petit sourire et nous nous dirigeons vers sa voiture, direction l'atelier...

Nous voilà à destination, devant une maison assez grande – qui me semble être sur deux étages – avec beaucoup de fenêtres et de grandes baies vitrées. Il m'invite à entrer et en passant le pas de la porte, je suis émerveillée par des peintures exposées aux murs un peu partout. Il y en a de toutes les couleurs et qui représentent des lieux ou des personnes. De plus, la pièce baignée de lumière rend ce "tableau" magique. Il esquisse un sourire en me voyant béate devant ce spectacle, que je ne lâcherais des yeux pour rien au monde. Il m'attire vers un escalier qui semble descendre vers une cave et ouvre la porte. C'est en fait son atelier. Il y a une table dans le coin droit où sont posées des dessins et des pots de peintures au sol. À gauche, ce qui me semble être des tableaux sont recouverts de draps. Il les découvrent et me demande ce que j'en pense. Je réponds franchement en lui disant que je trouve ses tableaux fabuleux et vraiment peints d'une manière experte. Nous continuons de parler de ses œuvres des heures et, voyant ma passion pour l'art, il me propose un stage de deux semaines pour observer la vie d'un artiste...

Après ces deux semaines de stage incroyables, je n'arrive toujours pas à croire qu'il m'a permis de vivre ces moments avec lui. Il est devenu mon confident et mon meilleur ami. Je garderais ces souvenirs longtemps dans ma mémoire et je ne le remercierais jamais assez de m'avoir aidé à m'affirmer et à oser la couleur...

Juste Anne

Je vois Sonia sonner à la sonnette du portail, et déclencher la sonnerie. Je cache immédiatement le dessin que j'ai presque terminé dans son enveloppe écrue et je descends l'escalier en tapant des pieds. J'ouvre la porte et je la découvre éblouissante sous la lumière de la fin août. Sonia n'est pas quelqu'un que je décrirais comme belle, mais plutôt comme solaire. Elle est très souriante d'ordinaire, mais là, elle fait la moue :

- C'est quoi cette couleur ?

Je savais qu'elle n'apprécierait pas mes cheveux. Je l'invite à entrer et lui explique :

- Je voulais faire du gris, mais pour le coup...la couleur était vraiment ratée. Du coup j'ai essayé le turquoise. J'ai l'impression que ça ne te plaît pas.

Elle défait ses chaussures et son manteau. Je sais qu'elle cherche ses mots pour ne pas me blesser. Elle inspire et se justifie :

- Chacun a des goûts et des couleurs...Mais déjà que t'as les cheveux courts...Ça fait lesbienne Anne !

J'en connais une qui a trop regardé de films! Je me tourne vers le miroir et je regarde mes mèches bleues. Je les adore.

- On dirait un garçon, se lance Sonia. Avec ton sweat en plus !

Je me concentre sur mon reflet. C'est vrai qu'il est difficile de savoir si je suis un homme ou une femme. Parfois j'en rie, parce que des passants passent plusieurs minutes à m'observer en espérant trouver la réponse alors qu'il n'ont « pas le temps » de donner une pièce au SDF qui est assis à leur pied. L'humanité me désespère...

- Tu devrais les faire en rose, si tu veux vraiment une couleur voyante. Ou t'habiller autrement, n'aie pas honte d'être une femme ! Assume ! Tu es très jolie !

Je me détourne. J'ai senti mes yeux s'humidifier et je ne veux pas qu'elle me regarde. Je ne sais même pas pourquoi elle est mon amie. Elle aime tout ce dont je veux m'éloigner, elle ne parle que de sujets répétitifs et pleins de clichés car malgré sa gentillesse elle a bien moins d'ouverture d'esprit qu'elle ne le pense.

- Pourquoi as tu peur d'être une femme ? Me demande-t-elle. Tu peux mettre des trucs masculins si tu veux hein, mais c'est dommage c'est tout. Tu peux faire que des trucs de garçons en étant une fille au pire, tant pis !

Je me met à pleurer. Je n'aime pas tous les trucs de filles, je n'aime pas tous les trucs de garçons. Je me sens étrangère à toutes ses batailles de genre, à ses filles qui veulent des garçons plus grands et forts qu'elles, à ses garçons qui n'assument pas d'écouter de la musique de fragile. Je ne suis dans aucun clan, il m'arrive de me tromper en allant aux toilettes publiques parce que je ne m'identifie pas au bonhomme en robe, de m'habiller avec un haut de maman et un jean de papa, de me maquiller quand je porte un maillot de handball, de ne pas me lever quand c'est au tour des filles de chanter en musique, de jouer en match...

- Ça va ? Me demande Sonia.

Elle s'approche de moi. Elle ne peut pas comprendre, elle. Avec sa queue de cheval haute, ses t-shirt à imprimés fleuris et ses pantalons clairs personne ne se permettra de critiquer les tenues dans lesquelles elle se sent bien.

- Je t'ai vexée ? S'inquiète-t-elle.

Elle pose sa main sur mon épaule.

- Excuse-moi c'est juste que j'ai du mal à comprendre qui tu es. Tu peux me le dire tu sais, fille, garçon manqué, hétéro, lesbienne, c'est pas grave je comprends.

Je repousse son bras et me retourne :

- Tu cherches un tiroir ou me ranger ? Tu veux comprendre qui je suis ? Je suis Anne, j'ai 16 ans, j'aime le tennis et le handball, les mangas et les déguisements, je suis discrète et calme et j'aimerais réduire les inégalités et les discriminations. Maintenant peut être qu'il est plus important pour toi de savoir si je suis une fille ou un « garçon manqué » comme tu dis.

- Je...je...je...

Je lui demande de se rhabiller et de quitter ma maison. Je n'ai plus envie de la voir. Elle ne proteste même pas et me dit «à la rentrée !». Je referme la porte derrière elle et je me laisse tomber sur le paillason. Je pleure calmement en écoutant mes reniflements et ma respiration. Puis je remonte dans ma chambre et je vais continuer mon dessin. C'est une représentation du Yin et du Yang, mais j'ai ajouté entre les deux un arc en ciel de couleurs car je ne peux pas croire que le monde soit aussi binaire. Blanc/noir, Bien/Mal, Femme/Homme, il y a forcément une multitude de nuances entre les deux.

Le jour de la rentrée, j'attends Sonia dans le hall, et mes mains tremblantes tiennent mon téléphone sur lequel je rive mon regard pour ne pas affronter celui des autres. Elle arrive enfin, en courant, dans une robe rouge qui lui tombe au genou.

- Violet ? S'exclame-t-elle avant de me faire la bise.

Je hoche la tête. J'ai bien coloré mes cheveux en violet la veille, et je n'ai pas choisi au hasard :

- Si pour toi bleu c'est garçon et rouge ou rose c'est fille, et bien je prend le violet. Un peu les deux. Tu m'aurais dit noir et blanc j'aurais pris une couleur, pour aucun des deux. Un peu les deux ou aucun des deux je ne sais pas au fond, peu importe.

Sonia me sourit et me prends les mains. Les siennes sont soigneusement vernies en rouge. Son copain arrive, il ne me connaît pas mais je le connais, elle m'a montré des dizaines de photos de lui alors je reconnais son visage mat facilement. Il me dévisage et je vois qu'il essaye de comprendre qui se cache sous cette courte chevelure violette, ce large t-shirt blanc et ce jean droit à patch.

- C'est qui cette fille ? Finit-il par tenter.

Sonia m'adresse un clin d'œil avant de lui répondre :

- Pas cette fille. Anne. Juste Anne.

Cette phrase me réchauffe le cœur et je l'accompagne regarder dans quelle classe elle est admise cette année avec un grand sourire.

Hymne à la vie

23/08/12

Hélène,

Ma chère, douce et tendre Hélène. Ceci est ma première lettre d'une longue série je l'espère. Nous sommes fin août. Aujourd'hui cela fait un an que tu es partie. Que tu m'as laissé, seul et désespéré. Comme le temps est long sans toi. La vie n'a plus les mêmes saveurs, les mêmes couleurs, les mêmes odeurs... Des goûts et des couleurs qui t'appartiennent. Ô si tu savais comme tu me manques. Comme je me languis de ton sourire et de tes éclats de rires. Je ne sais quand tu recevras ma lettre et si tu la recevras. Je ne sais pas vraiment ce que je cherche à travers cette correspondance. J'avais juste besoin d'écrire... enfin plutôt de t'écrire. J'ai posté l'enveloppe. Sans vraiment réfléchir. Comme un enfant qui poste sa lettre au Père Noël. J'avais juste envie d'y croire, j'imagine. J'avais l'impression que je te récupérerai, que je réussirai enfin à t'arracher des mains de cette faucheuse qui t'a enlevé si loin de moi. Tu sais, je vais te faire un aveu qui me brise le cœur. Parfois je t'en veux. Je t'en veux tellement que je me mets à te haïr. A te haïr d'amour en quelque sorte. C'est injuste et égoïste, tu n'y es pour rien. Mais je t'en veux. J'en veux aux roses qui ont fané, j'en veux aux parfums du jardin qui se sont envolés et aux flocons qui ne cessent de tomber dans mon cœur et le rendent si froid. Je me sens délirer à mesure qu'elle m'envahit, qu'elle s'empare de moi. Et alors, je deviens un pantin. Le pantin de ma propre souffrance. Elle s'empare de mon cœur, de mon âme, et à mesure qu'elle me consume qu'elle me brûle de mon amour pour toi, mes larmes coulent, silencieuses, dans un dernier espoir. Mon cœur a frappé si fort contre ma poitrine et mes yeux ont versé tant de larmes. Je me rends Hélène. Le poison de l'amour a coulé dans mes veines. Je ne supporte plus de vivre sans toi. Ma peine est trop lourde et mon cœur est si las. Si las de t'attendre, de t'espérer. Mon Hélène, ma belle Hélène, dans cette lettre, mon cœur seul a parlé.

Avec tout mon amour. Porte-toi bien.

19/03/13

Ma rose,

As-tu reçu ma dernière lettre ? Tellement de lettres sont gravées dans mon cœur depuis que je t'ai retrouvée. Au fil des jours, cette correspondance est devenue une habitude. Le ciel est gris aujourd'hui, morose... Je t'entends presque râler près de moi. Tu aimais tant, de grands yeux émeraude, observer le ciel. Tu descendais les escaliers avec grâce, tes pieds épousant le sol avec élégance. Tu ouvrais les rideaux d'un geste bref, contraire à ta douceur habituelle, pour observer... comment disais-tu déjà... ah oui ! A maîtriser le temps. J'ai toujours trouvé cela passionnant, l'amour que tu vouais au temps et à la vie. Une passion infinie. Tu aimais le splendide jardin. L'observer, le soigner. C'était une partie de toi. Tu étais tellement déçue, je me souviens, quand il pleuvait et que tu ne pouvais t'occuper des fleurs. Alors, ces jours là, nous nous installions près de la cheminée et observions sans discontinuer,

le jardin, et ses nombreuses aquarelles de couleurs. Je t'admirais tellement si tu savais. Ta sérénité presque candide, ton calme... Tu éveillais en moi, chaque jour un peu plus, l'émerveillement.

Je suis retourné dans notre jardin la semaine dernière. Cela faisait très longtemps que je n'y étais pas allé. Le tableau qui s'est peint devant moi m'a fait mal ! Les couleurs, autrefois si éclatantes étaient devenues ternes, fades. Une image délavée. La couleur était vraiment ratée. Les teintes vacillaient sans nuances. Les fleurs bigarrées n'étaient plus, constatais-je, déçu ! Elles étaient mortes, étouffées par cet écrin de rouille. En miroir, la lumière de mon impuissance s'est reflétée à travers ce jardin. Alors, je me suis senti obligé de le faire. Pour moi. Pour toi. Un hommage. Alors les yeux fermés, j'ai cherché, sondé mes souvenirs les plus enfouis dans ma mémoire et me suis efforcé de me rappeler. Les parterres de fleurs, la glycine, le mimosa, les azalées, les bleuets et... les roses. Depuis, je reviens, chaque jour : pour me rappeler. Arriverais-je peut-être à sauver le jardin ? ! Je l'espère. Un jour. Quand la douleur sera complètement effacée de mon cœur. Mais je ne t'oublierai pas, je te le promets. Le temps passe et ne m'épargne pas, mais je ne cesse de penser à toi, cela me rend plus fort. Chaque jour, chaque minute de ma vie est un éloge de la femme que j'ai tellement aimée. Je t'aime.

23/08/13

Mon amour,

Cette lettre sera ma dernière. Je me suis battu avec la vie et j'ai gagné. Mon chagrin ne s'est pas entièrement envolé mais je crois que ce ne sera jamais le cas. Il est devenu une part de moi-même. Durant toutes mes lettres, je t'ai ouvert mon cœur pour la deuxième fois de ma vie. Je t'ai prêté mes yeux pour que tu puisses voir et mes pensées pour que tu m'emplisses de nos souvenirs. Je t'ai ouvert mon âme. Pour la seconde fois, dans ma vie, j'ai appris à t'aimer. C'était ma deuxième rencontre avec toi.

Le jardin est un véritable phœnix. T'observer durant toutes ces années m'a finalement été fort utile. Je me sens guéri de ce mal qui me rongait. Alors que je voulais survivre, tu m'as insufflé la vie. Etre toi, prendre ta place, chérir ce que tu aimais tant. Tu m'as redonné la vie Hélène. Tu m'as sauvé.

Mes yeux étaient fatigués de pleurer et mon cœur de saigner. J'ai enfin compris. Tu ne reviendras pas. Elle a retenti au fond de mon être. La sonnerie du temps. Le temps pour moi de prendre un nouveau départ, je suppose.

Alors je te fais mon adieu, ou plutôt mon au revoir. Car nous nous reverrons, j'en suis certain. Peut-être pas aujourd'hui, ni même demain. Mais je te reverrai, là-haut. En attendant, je savoure. Je vis.

De toutes les couleurs

Qu'est ce qu'une couleur ?

Pour certains une vie sans couleur serait un malheur

Pour d'autres, elles font partie de leur quotidien

La liste des réponses possibles serait sans fin.

Il est vrai qu'il existe des goûts et des couleurs...

Les citer tous serait une infinie douleur.

Mais les couleurs ne sont pas présentes éternellement,

Elles se relayent en fonction du temps.

Par exemple pendant la saison froide qu'est l'hiver,

On peut noter l'absence du vert.

Il fera son grand retour

Au printemps quand viendra son tour.

Cette même saison marque l'arrivée des fleurs,

De la lumière du jour et du bonheur.

Il est temps de reprendre des couleurs

Nous annoncent en été les chaudes heures

Durant lesquelles le jaune du Soleil

Et le bleu de la mer n'ont pas leur pareil.

Mais à la fin août, quand la sonnerie d'école retentit,

La joie, le bonheur, les couleurs, tout pâlit.

Alors le ciel s'enveloppe d'un voile grisâtre

Au moment où les arbres se font abattre.

Et ainsi de suite continue le manège des couleurs,

Comme un escalier interminable, avec une appréciable lenteur

On peut les admirer

Mais pour cela, il faut savoir en profiter.

Saisons

Le printemps

L'écorce des arbres qui s'éclaire, les bourgeons qui renaissent.

Les animaux sortent de leurs hibernations, l'herbe blanchie se révèle, se redresse de son vert pomme timide.

De petits bourgeons couleur bois s'efforcent de prendre la place des vestiges de l'hiver passé.

Et bientôt, de jolies fleurs roses, jaunes ou violettes orneront les broussailles et les grands cerisiers.

Les fruits mûriront sous le soleil rouge feu, et de vert ou de ses nuances, ils deviendront orange, jaune d'or ou aubergine.

Le ciel grisé s'effacera et laissera place à un bleu océan, taché par la lumière d'une boule flamboyante.

L'été

L'air frais et fleuri est remplacé par une atmosphère chaude, pesante, rougeoyante.

Les bourgeons tantôt présents, ne sont plus. De jolies fleurs roses, jaunes et violettes se dressent maintenant sur les grands êtres feuillus.

Il est temps de reprendre des couleurs, de recolorer la faune et la flore, de la secouer, la réveiller.

Les champs et les forêts grouillent de petits êtres aux couleurs de leurs habitats, ils s'y cachent.

Les fruits sont cueillis biens mûrs ou tombent, et les êtres vivants des alentours, s'en délecteront.

Fin août, au petit matin, la sonnerie chantée par les oiseaux « Allez, vas-y, annonce la couleur ! » commence à se dissiper. Le soleil est jaunâtre, les oiseaux dorment encore.

Dans les rues ternes où les passants se baladent en vélo, le vent est absent. Les arbres restent stoïques tandis que des centaines de fourmis, d'écureuils et d'oiseaux les habitent. Ici, c'est coloré.

Le beau temps est changeant. Tantôt bleu, tantôt blanc. Les oiseaux piaillent. Les fleurs gémissent. La vie est un brouhaha constant.

L'automne

Le ciel dépourvu de nuages il y a quelques temps est maintenant épais, lourd de grisaille.

Après avoir été frais, puis lourd, l'air est désormais humide et froid, sombre.

Les animaux font des réserves, passent moins de temps dehors et se terrent dans leurs habitats.

La terre se liquéfie au contact de l'eau, de marron acajou elle devient terre d'ombre. Les animaux la rendent glaise, au fur et à mesure de leurs passages.

Les arbres fatigués perdent en vitalité, leurs fleurs se fanent et deviennent bistres, et les feuilles s'en vont embrasser le sol rouille. Presque dénudés, les arbres sont secoués par le vent parfois enragé.

Les oiseaux ne pointent le bout de leurs becs que très peu. Les couleurs vives manquent.

Le silence est bruyant, il pèse, jusqu'à ce que la pluie taraude les feuilles, le sol, les champs, les escaliers, les villes.

L'hiver

Le froid glaçant fige de blanc l'herbe et les pousses colorées.

La chaleur qui sort des bâtisses se transforme en vapeur d'eau grisée, au contact du froid extérieur.

Cette atmosphère étrange enveloppe la flore qui reste dans son mouvement, suspendue.

Plus de vert, de rose, ou d'acajou, seulement du blanc et ses nuances.

L'absence de vie active dans les forêts et les champs décolore l'espace.

Seuls quelques sapins imposent le vert et le marron.

En ville, les décorations lumineuses nous font oublier la couverture de neige qui s'y est déposée.

Cette nuit

- _ Je leur avais dit « Que cette nuit soit une fête », cette nuit je leur ai rendu leur liberté. Vous aurez beau censurer les journaux, étouffer l'affaire autant que possible, nous avons brillé de mille feux cette nuit-là et je sais que depuis la rive ouest de la cité on a vu notre lumière. J'ai donné un aperçu de ce qu'était la vie à ces gens et pour ça vous ne pouvez pas m'en vouloir, vous-même avez été ébloui, je l'ai vu dans vos yeux.
- _ Ne nous égarons pas s'il vous plait. Qui étaient les gens avec vous ? Ils sont coupables bien sûr mais nous vous savons l'organisatrice de cette mascarade.
- _ Mascarade ? Comme vous y allez fort ! Mais vous avez raison j'en suis l'organisatrice et ils étaient mes complices mais ne les croyez pas innocents pour autant, ils connaissaient les risques qu'ils encouraient, nous étions tous empreints du même désir de vérité.
- _ Qui étaient-ils ?
- _ Des sans-abris, des rejetés, des marginaux, des parias, des originaux, des justiciers, des artistes !
- _ Ne prononcez pas ce mot, il est interdit et vous le savez mieux que quiconque.
- _ Et pourquoi ça ? Parce que mon illustre famille a bâti cette cité ? Moi plus que quiconque a le devoir de prononcer ce mot. Oh ça a dû beaucoup faire causer, la fille du Grand Sénateur à l'origine du pire crime jamais commis sous notre ère ! Et quel crime ? Révéler au monde ce qu'il avait perdu !
- _ Toutes ces pratiques ont été interdites il y a de cela des siècles et sous les décombres de notre monde corrompu par la vanité nous avons bâti un monde meilleur.
- _ Bravo, vous connaissez votre texte par cœur, je l'ai su moi aussi il y a un temps mais ces mots me sont désormais insupportables car s'il y a une chose que je méprise au plus haut point, ce sont les mensonges.
- _ Entendre ça de la part d'une criminelle, c'est assez risible.
- _ Riez si cela vous chante, moi je sais que toute notre vie a été construite sur le mensonge, c'est ce qui m'a poussé à...
- _ ... Nous y venons enfin ! Qu'est-ce qui vous a poussé à commettre de tels agissements ?
- _ Ah je vois un changement dans votre pensée, vous ne qualifiez plus mes actes de crimes ?
- _ Parlez je vous prie.
- _ Soit ! Si c'est ce que vous voulez savoir j'ai toujours voulu être une criminelle, depuis l'enfance, comme une sorte de vocation. C'était d'abord un sentiment que j'étouffais au fond de moi et puis c'est devenue une évidence : je n'étais pas faite pour rester sage, je ne serai pas de ceux à qui on dicte la manière de penser. Je voulais être une criminelle, peut-être avais-je aussi l'envie d'attirer l'attention, de faire ce que jamais personne n'avait fait car il faut le reconnaître je suis une incorrigible narcissique.
- _ Allez-y cachez vous derrière votre sarcasme, vous n'avez certainement pas risqué votre vie pour la gloire alors pourquoi ?
- _ Disons pour marquer l'Histoire ? Non bien sûr que non c'est plus que cela. J'ai vu des choses que je n'aurai pas dû voir, des choses qu'il serait impossible à imaginer dans un esprit aussi étroit que le vôtre. J'ai vu des tableaux, des dessins, des gravures, des sculptures et tellement de livres qu'une vie entière ne m'aurait pas suffi pour les lire. Avez-vous la moindre idée de ce qu'est la musique ? Non sûrement pas et moi non plus d'ailleurs mais j'ai vu la couleur ! Je ne vous parle pas de ces affreuses teintes de gris que nous sommes contraints de porter, non je vous parle de quelque chose de chaud et froid à la fois, de sentiments, de perception de la lumière ! Et le bleu, savez-vous ce qu'est le bleu ? Vaguement je suppose,

autrefois c'était la couleur du ciel. Et l'air, l'air avait une odeur, l'odeur d'une fleur qui vous enveloppe et vous colle à la peau car autrefois les choses savaient durer. A ce moment-là j'ai su que j'avais trouvé le crime idéal, j'avais trouvé une cause assez noble pour risquer de mourir pour elle : j'allais révéler au monde ce qu'étaient les couleurs et quoi de mieux qu'un gigantesque feu d'artifice ? Fin Aout me semblait être le moment idéal, la lumière est si belle à cette période de l'année. C'est un très ancien procédé, il a fallu trouver les bons composants mais le plus dur a été de créer de la couleur dans ce monde qui en est dépourvu. Nous nous sommes d'abord essayés au bleu, la couleur était vraiment ratée. Peu importe, le rouge correspondait mieux à la tempête qui nous animait. Vous savez je n'ai pas eu besoin de beaucoup d'arguments pour les convaincre de tous me suivre dans ma folle entreprise, eux qui n'étaient que des marginaux qui n'attendaient rien de la vie j'ai donné une raison à leur existence. Alors je m'en vais l'esprit serein monsieur, j'ai vu ce que le monde avait de plus beau à offrir, pouvez vous vous vanter d'une telle chose ?

_ En entraînant ces personnes dans votre folie vous les avez condamné à mort, vous avez causé le chaos dans notre prospère cité et...

_ Oh je vous en prie vous n'êtes pas bon comédien, vous ne croyez même pas à ces paroles. Dites-moi je vous plais ?

_ Pardon ?

_ Pourquoi avoir pris tant de risque pour venir me parler ? J'ai déjà eu beaucoup d'interrogatoires avant celui-ci, et ceci n'en est pas un, pas officiel du moins. Nous avons dû descendre un escalier pour arriver ici, nous sommes dans les sous-sols du centre de détention n'est-ce pas ?

_ Il semblerait que votre brillant esprit de déduction soit à la hauteur de sa réputation.

_ Je vous en prie, cessons nos railleries quelques instants et dites moi.

_ Vous l'avez dit vous-même nous ne pourrions pas étouffer l'affaire, trop de gens ont vus, on peut dire que cette nuit vous avez marqué l'Histoire, J'ai pris ces risques pour vous parler car j'avais besoin de savoir si cette cause était assez noble pour que je me batte pour elle. Elle l'est, je pense que vous avez raison, il est temps de reprendre des couleurs dans ce monde qui en est dépourvu. Ne sentez-vous pas la tempête qui se prépare là dehors ? N'entendez-vous pas depuis votre cellule le tonnerre qui gronde dans les rues, les coups de feu qui pleuvent par milliers, la sonnerie stridente d'une foule s'élève ? Cette clameur que vous entendez, c'est le son de la révolte qui fait rage.

Vert espoir

« - Jeanne... Jeanne, réveille-toi ! Tu vas être en retard à ton concours d'arrière !

- D'Art madame Martin, d'Art. » Dis-je à moitié endormie. Mme Martin était la mère de ma famille d'accueil. C'était une femme sans cœur qui n'avait que pour seule considération son merveilleux fils, Paul promis à une carrière de médecin depuis tout petit grâce à ses parents. Elle marcha d'un bout à l'autre de ma chambre me faisant des réflexions à tout va sur mes pinceaux qui traînaient sur le sol de ma chambre et mes dessins soit disant « fade et sans intérêt. ». Cette pauvre femme ne connaissait rien à l'art : « Cela n'est qu'une perte de temps pour les arriérés qui n'ont d'autre choix que de se reconverter dans la peinture pour y gagner leur vie. » ne cessait-elle de répéter. Elle se dirigea vers ma fenêtre pour y ouvrir mes rideaux avec une délicatesse d'éléphant. Ainsi elle repartit de la chambre comme elle y était entrée. Les rayons du soleil levant éclairaient ma chambre avec la chaleur d'un matin d'été. La lumière pénétrant ma fenêtre éclaira mon tableau, laissant y dévoilant la couleur. En cette belle journée de fin août, je devais me rendre à un concours d'entrée et y présenter mon tableau afin d'intégrer l'une des plus grandes écoles d'art. Assise sur mon lit, je le contemplais relevant ainsi tout ses défauts. La couleur était vraiment ratée. J'avais passé nuit et jour sur ce tableau veillant à ce qu'il soit parfait et à ce qu'aucun défaut ne ressorte. Intégrer cette école me tenait vraiment à cœur. Une fois les défauts de mon tableau analysés, je me décidai enfin à m'habiller. J'enfilai ma belle robe colorée et détachai mes jolis cheveux blonds. Ils retombèrent sur mon dos dévoilant ainsi mes longues boucles dorées. Je pris mon tableau avec délicatesse en veillant bien à ne pas l'abîmer et sortit de ma chambre. En descendant les escaliers, j'entendis Mme Martin chuchoter, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Je m'arrêtai alors dans les escaliers afin d'écouter ce qu'elle disait. « Nous ne pouvons plus loger Jeanne sous notre toit, elle nous cause trop d'ennuis. Soit elle réussit son concours, soit je la renvoie au foyer. » Je m'arrêtai quelques secondes, abasourdie. Quels soucis pouvais-je bien causer à cette famille ? J'étais une adolescente sans ennuis qui avait toujours eu de bonnes notes à l'école. Je ne sortais jamais, ne buvais jamais et passais tout mon temps libre à peindre et à dessiner. Ébahie, je descendis les escaliers d'un pas lourd en prenant bien soin d'interrompre le discours de Mme Martin. Elle me regarda descendre les escaliers en me dévisageant avec attention. Elle craignait que j'eusse entendu son discours. Je lui adressai alors un large sourire effaçant ainsi ses soupçons et me rendit dans le couloir avant de m'apprêter à sortir. « Bonne chance pour ton concours ! » Me lâcha Paul tout enthousiaste. « Ouais vivement que je parte. » dis-je d'une voix rauque. A ces mots, je vis les visages des membres de ma famille d'accueil se décomposer et particulièrement celui de Mme Martin. Je réalisai alors ce que je venais de dire en claquant la porte.

Je me trouvais dans la salle d'attente du concours, cela faisait environ 1h. Inexorablement, mon cœur ne cessait de battre la chamade. Des gouttes de sueurs coulaient le long de mon front pâle. De surcroît, la vue des autres concurrents ne cessait d'amplifier mon stress. Ils avaient tous l'air de grands artistes confiants. Rares seules étaient les participants préoccupés comme moi. Ceux-ci ressortaient de la salle des juges, les larmes aux yeux. Un homme assez grand se tenant au coin de la porte de la salle des juges prononça enfin mon nom. Peu confiante, je scrutai une dernière fois mon tableau du regard. La montagne surplombait un village et laissait apercevoir des arbres. Les couleurs étaient assez claires et une variante de vert était présente sur le tableau. L'homme, ne me voyant pas arriver répéta mon nom, me cherchant du regard. J'embrassai alors mon tableau en lui murmurant « Porte-moi chance. » avant de me rendre dans la salle. Le moment fatidique arriva enfin. Je me tenais debout devant les juges, tenant mon tableau de mes mains moites, les jambes tremblantes. Un des juges voyant mes jambes trembler, souffla « Allez, vas-y, annonce la couleur ! ». Il avait un large sourire et s'impatientait de voir mon tableau. Sa blague me mit de suite à l'aise. Je posai mon tableau sur le chevalier et pris mon courage à deux mains. Par la suite, je leur décris mon tableau plan par plan, ensuite je leur décris les couleurs et ce qu'elles représentaient. Mon discours enfin finis, les juges me regardèrent fixement comme s'ils attendaient une suite. Mon cœur se remit à battre fort. Devais-je continuer à parler ? Que pouvais-je dire d'autre sur celui-ci ?

Voulant à tout prix mon entrée dans cette prestigieuse école, je continuai mon discours. Je ne pouvais pas me permettre d'échouer si près du but. Ne sachant quoi dire, je me mis à bégayer. Les juges me regardèrent de plus en plus perdues. Mes mains redevinrent moites. L'un des juges mit fin à ce drame in extremis. « Merci, dit-il, vous avez beaucoup de talent concernant la peinture, l'accord des couleurs et le dessin. Mais une chose me dérange dans votre tableau... » A ces mots, je vis le sol s'écrouler sous mes pieds. Qu'avais-je fait qui pouvait le déranger ? «...Votre tableau ressemble vraisemblablement à *La Montagne Sainte Victoire* de Paul Cézanne. Reprit-il. De plus, votre tableau ne véhicule aucun sentiment. Il est trop fade à mon goût. » Trop fade ? C'est ce que Mme Martin ne cessait de me répéter depuis que je dessinais. Jusqu'à aujourd'hui je pensais qu'elle avait tort, qu'elle disait cela par haine. Mais je m'étais malheureusement trompée à ce sujet. J'aurais dû prendre ses reproches en considération et ne pas penser que je pouvais réussir. Avait-elle raison à propos de l'art ? Plein de questions se bousculaient dans mon esprit. Je restai là, debout devant les juges attendant une réaction positive de leur part. « Vous pouvez disposer mademoiselle. Vous recevrez une lettre dans les jours qui suivent vous indiquant si vous avez été retenue ou pas. » Je partis le cœur lourd et les pensées ailleurs. J'étais perdue et me demandais ce que je ferais de ma vie maintenant que mes rêves venaient d'être brisés par un simple tableau. Je commençais à me dire que cette cruelle femme avait raison et que l'art n'aboutirait à rien dans ma vie. La nuit commençait à tomber sur la ville. Les lampadaires éclairaient les rues sombres ne laissant à peine les étoiles briller. Je marchais lentement redoutant le moment où j'allais croiser le regard de la maîtresse de maison. Je redoutais le moment où elle allait lire la déception sur mon visage et jouir de mon malheur en me braillant « Je te l'avais dis ! ». Mais je ne pus m'éterniser plus longtemps dans la ville et je dus rentrer. En franchissant les portes de la maison, j'affichais sur mon visage un large sourire pour ne rien laisser paraître puis je montai avec hâte dans ma chambre. A présent je n'attendais qu'une chose, que la lettre arrive. Tout les matins depuis le concours, je descendais à l'aube pour vérifier si la lettre n'était pas arrivée. Je tenais à la lire avant Mme Martin. Un mardi matin, à ma grande surprise, je vis la lettre posée sur une pile d'autres courriers dans la boîte aux lettres. Elle était de couleur anis et était ornée d'un magnifique timbre représentant l'école. Je l'ouvris avec hâte en prenant bien soin de ne pas abîmer l'enveloppe. Je vis avec stupeur que je n'étais pas prise. Je devais me résigner à travailler et à trouver d'autres projets que l'art pour ma vie future. Je rentrai chez moi, les rêves brisés et le cœur lourd. En passant devant la cuisine, j'entendis pour la seconde fois Mme Martin chuchoter. Je me décidais à l'écouter jusqu'au bout afin de connaître toutes ses cachotteries. « Toutes nos connaissances sont au courant que le père de Jeanne est en prison pour une faute grave. Nous ne pouvons la garder plus longtemps, nous risquons de perdre notre réputation... De plus elle a sûrement échoué à son concours. » Je ne voulais pas l'écouter plus longtemps. Toute ma vie avait été un mensonge, mon père était censé être mort. Je partis en courant dans ma chambre et descendis mon matériel de peinture. Je le jetai au sol avec colère. Ma colère ne cessait de croître. Les larmes coulèrent à flot le long de mes joues. Quand je vis ma belle toile et ma peinture éparpillées dans l'herbe fraîche, j'eus une folle envie de peindre. Quand je pensai à mon père, à son abandon et à tout les mensonges, je trempai mon pinceau dans la peinture noir et l'étais sur la toile blanche. La pensée de ma mère ainsi que tout mes rêves de peintres me vinrent à l'esprit, je trempai alors le pinceau dans le vert pomme et l'étais hasardeusement sur ma toile avec colère. A chaque fois qu'une pensée me venait en tête, je trempai mon pinceau dans la couleur qui lui correspondait et dessinait quelque chose tout en l'étais avec colère. Les larmes ne cessaient de couler sur mes joues devenues rouges. Ma colère enfin évacuée, je tombai de fatigue dans l'herbe fraîche du soir, la lettre à la main.

La sonnerie du téléphone du salon sonna, j'ouvris les yeux, perdue. Le tableau que j'avais présenté au concours se trouvait à côté de moi avec l'enveloppe de la veille posée dessus. Je me demandai un instant ce qui se passait puis me hâtai vers l'enveloppe pour l'ouvrir. A l'intérieur un mot était écrit en vert munie d'une écriture douce et distinguée suivit de la signature de la directrice de l'école. « Chère Jeanne, je suis venu ici pour vous rendre le tableau que vous aviez oublié au concours. J'ai vu la toile que vous avez peinte, elle nous procure toute la sensibilité qu'il n'y avait pas dans l'autre. Vous êtes prise. » Je m'allongeai alors dans l'herbe en regardant le ciel et dit « Merci Maman. »